

La Vie Matérielle

Marguerite Duras

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Marguerite Duras

La Vie matérielle



sel
farine
sucre
café
vin
p. de terre
pâte
riz
huile
saumon
cigognes
sel
lait
carré
ble
farine
ble
farine

café
tomate frites
saumon
farine
Nescafé
sucre maïs

farine
saumon
yaourts



ble

Marguerite Duras

parle à Jérôme Beaujour

Ce livre nous a fait passer le temps. Du début de l'automne à la fin de l'hiver. Tous les textes ont été dits à Jérôme Beaujour, à très peu d'exceptions près. Puis les textes décryptés ont été lus par nous. Une fois notre critique faite, je corrigeais les textes et Jérôme Beaujour les lisait de son côté. C'était difficile les premiers temps. On a très vite abandonné les questions. On a abordé des sujets, là aussi on a abandonné. La dernière partie du travail, je l'ai consacrée à abrégé les textes, les alléger, les calmer. Cela de notre avis commun. Donc aucun des textes n'est exhaustif. Aucun ne reflète ce que je pense en général du sujet abordé parce que je ne pense rien en général, de rien, sauf de l'injustice sociale. Le livre ne représente tout au plus que ce que je pense certaines fois, certains jours, de certaines choses. Donc il représente aussi ce que je pense. Je ne porte pas en moi la dalle de la pensée totalitaire, je veux dire : définitive. J'ai évité cette plaie.

Ce livre n'a ni commencement ni fin, il n'a pas de milieu. Du moment qu'il n'y a pas de livre sans raison d'être, ce livre n'en est pas un. Il n'est pas un journal, il n'est pas du journalisme, il est dégagé de l'événement quotidien. Disons qu'il est un livre de lecture. Loin du roman mais plus proche de son écriture – c'est curieux du moment qu'il est oral – que celle de l'éditorial d'un quotidien. J'ai hésité à le publier mais aucune formation livresque prévue ou en cours n'aurait pu contenir cette écriture flottante de « La vie matérielle », ces aller-et-retour entre moi et moi, entre vous et moi dans ce temps qui nous est commun.

Marguerite Duras

L'odeur chimique

En 1986 je serai restée quatre mois à Trouville de la mi-juin à la mi-octobre, plus que la durée de l'été. Dès que je m'éloigne de Trouville j'ai le sentiment de perdre de la lumière. Non seulement de la lumière droite du plein soleil mais celle diffuse et blanche du ciel couvert et celle charbonneuse des orages. A la fin de l'été en étant loin de cet endroit, je perds les ciels qui sortent de dessous l'Atlantique, ces ciels voyageurs « long distance ». A l'automne je perds la brume de la pleine mer, le vent, les miasmes pétrolifères du Havre, l'odeur chimique. Quand on se lève tôt, on peut voir sur la plage vide l'épure parfaite des Roches Noires légèrement déportée vers le Nord. Puis avec les heures l'ombre diminue en hauteur jusqu'à disparaître.

Pendant des années j'ai été entre les maisons de Neauphle, de Trouville et de Paris. Pour ne pas quitter Neauphle, pendant dix ans je ne suis pas allée à Trouville et je l'ai même loué pendant plusieurs étés pour compenser les frais très élevés de copropriété. Pendant ces années-là, je vivais seule à Neauphle, ce qui fait que longtemps je n'ai connu personne à l'hôtel des Roches Noires. Si je m'installais quelque part pour y passer l'été, c'était plutôt à Neauphle-le-Château, où je connaissais tout le village.

Je n'ai jamais été là où j'aurais été à l'aise, j'ai toujours été à la traîne, à la recherche d'un lieu, d'un emploi du temps, je ne me suis jamais trouvée là où je voulais être, sauf à Neauphle peut-être, pendant certains étés, dans un certain malheur heureux. Dans ce jardin fermé de *L'Homme Atlantique*, le désespoir de l'aimer, lui, c'était dans ce jardin maintenant abandonné. Je m'y vois encore, resserrée sur moi-même, prise dans le gel des jardins désertés.

Je suis quelqu'un qui n'est jamais à l'heure pour les repas, les rendez-vous, le cinéma, le théâtre, les avions c'est de justesse, toujours. Je me méfie tellement de moi maintenant que j'arrive une heure en avance au théâtre. Je vois d'autres gens arriver en courant de crainte d'être en retard, j'en suis enchantée. Je suis toujours arrivée à la plage lorsque les gens en partaient. Je n'ai jamais bruni à la plage parce que j'ai horreur des bains de soleil, du sable sur la peau, dans les cheveux. J'ai bruni au volant de mon auto ou en me promenant en Espagne ou en Italie.

Néanmoins et durant une grande partie de mon existence, j'ai eu le désir ardent d'arriver à prendre des bains de soleil. Ça a duré.

J'élaborais des systèmes pour faire tout ce que les autres faisaient. C'est comme ça que j'étais en retard partout, j'en étais désolée. Je faisais ça, comme les autres, j'allais sur la plage, mais le soir. Je faisais les choses à moitié, pour les avoir faites, et ça ne marchait pas. Je regrette beaucoup d'avoir été ainsi, réglementaire mais jamais contente. Je me suis toujours retrouvée à la fin des étés comme une ahurie qui ne comprend pas ce qui s'est passé mais qui comprend que c'est trop tard pour le vivre. Il y a une chose que je sais faire, c'est regarder la mer, peu de gens ont écrit sur la mer comme je l'ai fait dans *L'Été 80*. Voilà, c'est ça : la mer dans *l'Été 80*, c'est ce que je n'ai pas vécu. C'est ce qui m'est arrivé et que je n'ai pas vécu, c'est ce que j'ai mis dans un livre parce que ça ne m'aurait pas été possible de le vivre. Toujours ce passage du temps dans toute ma vie. Dans toute l'étendue de ma vie.

J'aurais pu continuer après *l'Été 80*. Ne faire que ça. Ce journal de la mer et du temps, celui de la pluie, des marées, du vent, de celui brutal qui emporte les parasols, les toiles, et de celui qui se tapit autour des corps d'enfants dans les creux des plages, derrière les murs des hôtels. Avec devant moi le temps arrêté, la grande barrière du froid, l'hiver polaire. *L'Été 80* est devenu maintenant le seul journal de ma vie. Celui de ma perte près de la mer dans le mauvais été de 1980.

Les Dames des Roches Noires

Ici à l'hôtel des Roches Noires, chaque après-midi, en été, des dames, âgées déjà, se retrouvent sur la terrasse et parlent. On les appelle les Dames des Roches Noires. Tous les jours, tous les après-midi de tout l'été. On peut parler de sa vie toute sa vie, la vie est considérable. Ces femmes parlent sur la terrasse près de la mer, jusqu'à la fraîcheur, jusqu'au crépuscule. Souvent d'autres gens passent et écoutent. Parfois elles les invitent à rester avec elles. Ce sont des femmes qui racontent les événements de leur vie et ceux des autres vies, des autres existences, d'une façon incomparable. Dressées sur les décombres de la guerre, elles parlent depuis 40 ans de l'Europe centrale. Il y a des gens qui se retrouvent là, chaque année, dans ce grand hôtel au bord de la Manche. Pour ça, parler.

Elles avaient entre vingt et trente-cinq ans en 1940. Elles habitent à Passy en France pour quelques-unes. Des dames, ce mot ne veut rien dire si on ne connaît pas celles de la Manche.

L'été, elles rebâtissent l'Europe, à partir de leurs réseaux d'amitiés, de rencontres, de relations mondaines et diplomatiques, des bals de Vienne, de Paris, des morts d'Auschwitz, de l'exil.

Proust venait quelquefois dans cet hôtel. Certaines ont dû le connaître. C'était la chambre 111 sur la mer. Ici, c'est comme si Swann était là dans les couloirs. C'est quand elles sont de très jeunes filles que Swann passe.

L'autoroute de la parole

Dans cet espèce de livre qui n'est pas un livre j'aurais voulu parler de tout et de rien comme chaque jour, au cours d'une journée comme les autres, banale. Prendre la grande autoroute, la voie générale de la parole, ne m'attarder sur rien de particulier. C'est impossible à faire, sortir du sens, aller nulle part, ne faire que parler sans partir d'un point donné de connaissance ou d'ignorance et arriver au hasard, dans la cohue des paroles. On ne peut pas. On ne peut pas à la fois savoir et ne pas savoir. Donc ce livre dont j'aurais voulu qu'il soit comme une autoroute en question, qui aurait dû aller partout en même temps, il restera un livre qui veut aller partout et qui ne va que dans un seul endroit à la fois et qui reviendra et qui repartira encore, comme tout le monde, comme tous les livres à moins de se taire mais ça, cela ne s'écrit pas.

Le théâtre

Je vais faire du théâtre cet hiver et je l'espère sortir de chez moi, faire du théâtre lu, pas joué. Le jeu enlève au texte, il ne lui apporte rien, c'est le contraire, il enlève de la présence au texte, de la profondeur, des muscles, du sang. Aujourd'hui je pense comme ça. Mais c'est souvent que je pense comme ça. Au fond de moi c'est comme ça que je pense au théâtre. Mais comme aucun théâtre n'est lu je recommence à penser au théâtre habituel, j'oublie. Mais depuis cette expérience au théâtre du Rond-Point en janvier 85 je pense ce que je dis ici – complètement, définitivement.

Un acteur qui lit un livre tout haut comme il le ferait dans *Les Yeux bleus cheveux noirs* avec rien à faire d'autre, rien que garder l'immobilité, rien qu'à porter le texte hors du livre par la voix seule, sans les gesticulations pour faire croire au drame du corps souffrant à cause des paroles dites alors que le drame tout entier est dans les paroles et que le corps ne bronche pas. Je ne connais aucune parole théâtrale qui égale en puissance celle des officiants de n'importe quelle messe. Autour du Pape on parle et on chante un langage étrange, complètement prononcé, sans accent tonique, sans accent du tout, plat et qui n'a pas d'égal, ni au théâtre ni à l'opéra. Dans les récitatifs des Passions selon saint Jean et saint Mathieu et dans un certain travail de Stravinski *Noces* et la *Symphonie des psaumes*, nous trouvons ces champs sonores créés comme chaque fois pour la première fois, prononcés jusqu'à la résonance du mot, le son qu'il a, jamais entendu dans la vie courante. Je ne crois qu'à ça. Dans la *Bérénice* de Gruber qui était presque immobile, j'ai regretté l'amorce des mouvements, ça éloignait la parole. Les plaintes de Bérénice même portées par la merveilleuse actrice qu'est Ludmilla Michaël ne disposaient pas du champ sonore auquel elles avaient droit. Pourquoi on se ment encore là-dessus ? Bérénice et Titus, ce sont des récitants, le metteur en scène, c'est Racine, la salle, c'est l'humanité. Pourquoi jouer ça dans un salon, un boudoir ? Ça m'est complètement égal ce qu'on peut penser de ce que je dis là. Donnez-moi une salle pour faire lire *Bérénice*, on verra bien. Dans *Savannah Bay*, dans la conversation que nous appelons celle des « voix rapportées » des jeunes amants, les voix étaient inaugurales de ce que je dis là. A La Haye il s'est passé quelque chose d'étrange, de jamais atteint par mes deux comédiennes chéries. Elles tenaient le théâtre tout entier sous leurs yeux, elles regardaient la salle et en même temps elles montraient ce qui se passe

dans un théâtre lorsqu'on raconte l'histoire des amants.

Depuis 1900 on n'a pas joué une pièce de femme à la Comédie-Française, ni chez Vilar au T.N.P., ni à l'Odéon, ni à Villeurbanne, ni à la Schaubühne, ni au Piccolo Teatro de Strehler, pas un auteur femme ni un metteur en scène femme. Et puis Sarraute et moi nous avons commencé à être jouées chez les Barrault. Alors que George Sand était jouée dans les théâtres de Paris. Ça a duré plus de 70 ans, 80 ans, 90 ans. Aucune pièce de femme à Paris ni peut-être dans toute l'Europe. Je l'ai découvert. On ne me l'avait jamais dit. Pourtant c'était là autour de nous. Et puis un jour j'ai reçu une lettre de Jean-Louis Barrault me demandant si je voulais bien adapter pour le théâtre ma nouvelle intitulée : *Des journées entières dans les arbres*. J'ai accepté. L'adaptation a été refusée par la censure. Il a fallu attendre 1965 pour que la pièce soit jouée. Le succès a été grand. Mais aucun critique n'a signalé que c'était la première pièce de théâtre écrite par une femme qui était jouée en France depuis près d'un siècle.

Le dernier client de la nuit

La route traversait l'Auvergne, le Cantal. Nous étions partis de Saint-Tropez dans l'après-midi et nous avons roulé une partie de la nuit. Je ne sais plus exactement quelle année c'était, c'était le plein été. Je le connaissais depuis le début de l'année. Je l'avais rencontré dans un bal où j'étais allée seule. C'est une autre histoire. Il a voulu s'arrêter avant l'aube à Aurillac. Le télégramme avait eu du retard, il avait été envoyé à Paris, puis renvoyé de Paris à Saint-Tropez. L'enterrement devait avoir lieu le lendemain à la fin de l'après-midi. Nous avons fait l'amour dans cet hôtel d'Aurillac, puis encore nous l'avons fait. Puis encore au matin nous l'avons fait. Je crois que c'est là, pendant ce voyage, que cette envie est venue en clair dans ma tête. Par lui. Je crois. Mais je suis moins sûre. Mais par lui, sans doute, oui, du moment qu'il me rejoignait dans ce désir. Mais lui, comme un autre, comme le dernier client de la nuit. Nous avons à peine dormi, nous sommes repartis très tôt. C'était une route très belle et terrible, interminable, qui tournait tous les cent mètres. Oui, c'était pendant ce voyage. Ça ne s'est jamais reproduit dans ma vie. L'endroit était déjà là. Sur le corps. Dans ces chambres d'hôtel. Sur les rives sableuses du fleuve. L'endroit était de nuit. Il était aussi dans les châteaux, dans leurs murs. Dans la cruauté des chasses. Des hommes. Dans la peur. Dans les bois. Dans le désert des allées. Des pièces d'eau. Du ciel. Nous avons pris une chambre au bord du fleuve. On a encore fait l'amour. On ne pouvait plus se parler. On buvait. Dans le sang-froid, il frappait. Le visage. Et certains endroits du corps. On ne pouvait plus s'approcher l'un de l'autre sans avoir peur, sans trembler. Il m'a conduite jusqu'en haut du parc, à l'entrée du château. Il y avait là le personnel des Pompes funèbres, les gardiens du château, la gouvernante de ma mère et mon frère aîné. Ma mère n'était pas encore mise en bière. Tout le monde m'attendait. Ma mère. J'ai embrassé le front glacé. Mon frère pleurait. A l'église d'Onzain nous étions trois, les gardiens étaient restés au château. Je pensais à cet homme qui m'attendait dans l'hôtel au bord du fleuve. Je n'avais pas de peine pour cette femme morte et cet homme qui pleurait, son fils. Je n'en ai plus jamais eu. Après il y a eu ce rendez-vous avec le notaire. J'ai consenti aux dispositions testamentaires de ma mère, je me suis déshéritée.

Il m'attendait dans le parc. Nous avons dormi dans cet hôtel au bord

de la Loire. Après, pendant plusieurs jours nous sommes restés près du fleuve, à tourner. On restait dans la chambre jusque tard dans les après-midi. On buvait. On sortait pour boire. On revenait dans la chambre. Puis on ressortait dans la nuit. On cherchait des cafés ouverts. C'était la folie. On ne pouvait pas partir de la Loire, de ce lieu. De ce qu'on cherchait, on ne parlait pas. Quelquefois on avait peur. On était dans une peine profonde. On pleurait. Le mot n'était pas prononcé. On regrettait de ne pas s'aimer. On ne savait plus rien. C'était ce qu'on disait. On savait que ça ne reviendrait plus jamais dans notre vie, mais de ça on ne disait rien, ni qu'on était les mêmes face à cette étrange disposition de notre désir. Ça a été encore la folie pendant tout l'hiver. Après c'est devenu moins grave, une histoire d'amour. Après encore j'ai écrit *Moderato Cantabile*.

L'alcool

J'ai vécu seule avec l'alcool des étés entiers à Neauphle. Les gens venaient aux week-ends. Pendant la semaine j'étais seule dans la grande maison, c'est là que l'alcool a pris tout son sens. L'alcool fait résonner la solitude et il finit par faire qu'on la préfère à tout. Boire ce n'est pas obligatoirement vouloir mourir, non. Mais on ne peut pas boire sans penser qu'on se tue. Vivre avec l'alcool, c'est vivre avec la mort à la portée de la main. Ce qui empêche de se tuer quand on est fou de l'ivresse alcoolique, c'est l'idée qu'une fois mort on ne boira plus. J'ai commencé à boire aux fêtes, aux réunions politiques, d'abord les verres de vin et puis le whisky. Et puis à quarante et un ans j'ai rencontré quelqu'un qui aimait vraiment l'alcool, qui buvait chaque jour mais raisonnablement. Très vite je l'ai dépassé. Ça a duré dix ans. Jusqu'à la cirrhose, les vomissements de sang. Je me suis arrêtée pendant dix ans. C'était la première fois. J'ai recommencé et puis j'ai encore arrêté, je ne sais plus pourquoi. Puis j'ai cessé de fumer et je n'ai pu le faire qu'en buvant de nouveau. J'en suis au troisième arrêt. Je n'ai jamais jamais fumé d'opium ni de hasch. Je me suis « droguée » à l'aspirine tous les jours pendant quinze ans. Je ne me suis jamais droguée. Au départ j'ai bu du whisky, du calvados, ce que j'appelle les alcools fades, de la bière, de la verveine du Velay – le pire dit-on pour le foie. En dernier j'ai commencé à boire du vin et je ne me suis jamais arrêtée.

Dès que j'ai commencé à boire, je suis devenue une alcoolique. J'ai bu tout de suite comme une alcoolique. J'ai laissé tout le monde derrière moi. J'ai commencé à boire le soir, puis j'ai bu à midi, puis le matin, puis j'ai commencé à boire la nuit. Une fois par nuit, et puis toutes les deux heures. Je ne me suis jamais droguée autrement. J'ai toujours su que si je me mettais à l'héroïne, l'escalade serait rapide. J'ai toujours bu avec des hommes. L'alcool reste attaché au souvenir de la violence sexuelle, il la fait resplendir, il en est indissoluble. Mais en esprit. L'alcool remplace l'événement de la jouissance mais il ne prend pas sa place. Les obsédés sexuels ne sont pas des alcooliques en général. Les alcooliques, même « au niveau du caniveau », ce sont des intellectuels. Le prolétariat qui est maintenant une classe plus intellectuelle que la classe bourgeoise, de très loin, a une propension pour l'alcool, cela dans le monde entier. Le travail manuel est sans doute de toutes les occupations de l'homme, celle qui le porte le plus droit vers la réflexion, donc vers la boisson. Voyez l'histoire des idées. *L'alcool fait parler.* C'est la spiritualité jusqu'à la démence de la

logique, c'est la raison qui essaie de comprendre jusqu'à la folie pourquoi cette société, pourquoi ce Règne de l'Injustice – et qui conclut toujours par un même désespoir. Un ivrogne est parfois grossier, mais il est rarement obscène. Quelquefois il est en colère et il tue. Quand on a trop bu, on revient au début du cycle infernal de la vie. On parle du bonheur, on dit qu'il est impossible, mais on sait ce que veut dire ce mot.

On manque d'un dieu. Ce vide qu'on découvre un jour d'adolescence rien ne peut faire qu'il n'ait jamais eu lieu. L'alcool a été fait pour supporter le vide de l'univers, le balancement des planètes, leur rotation imperturbable dans l'espace, leur silencieuse indifférence à l'endroit de votre douleur. L'homme qui boit est un homme interplanétaire. C'est dans un espace interplanétaire qu'il se meut. C'est là qu'il guette. L'alcool ne console en rien, il ne meuble pas les espaces psychologiques de l'individu, il ne remplace que le manque de Dieu. Il ne console pas l'homme. C'est le contraire, l'alcool conforte l'homme dans sa folie, il le transporte dans les régions souveraines où il est le maître de sa destinée. Aucun être humain, aucune femme, aucun poème, aucune musique, aucune littérature, aucune peinture ne peut remplacer l'alcool dans cette fonction qu'il a auprès de l'homme, l'illusion de la création capitale. Il est là pour la remplacer. Et il le fait auprès de toute une partie du monde qui aurait dû croire en Dieu et qui n'y croit plus. L'alcool est stérile. Les paroles de l'homme qui sont dites dans la nuit de l'ivresse s'évanouissent avec elle une fois le jour venu. L'ivresse ne crée rien, elle ne va pas dans les paroles, elle obscurcit l'intelligence, elle la repose. J'ai parlé dans l'alcool. L'illusion est totale : ce que vous dites, personne ne l'a encore dit. Mais l'alcool ne crée rien qui demeure. C'est le vent. Comme les paroles. J'ai écrit dans l'alcool, j'avais une faculté à tenir l'ivresse en respect qui me venait sans doute de l'horreur de la soûlographie. Je ne buvais jamais pour être saoule. Je ne buvais jamais vite. Je buvais tout le temps et je n'étais jamais saoule. J'étais retirée du monde, inatteignable, mais pas saoule.

Une femme qui boit, c'est comme un animal qui boirait, un enfant. L'alcoolisme atteint le scandale avec la femme qui boit : une femme alcoolique c'est rare, c'est grave. C'est la nature divine qui est atteinte. Autour de moi j'ai reconnu ce scandale. De mon temps pour avoir la force de l'affronter en public, rentrer seule dans un bar, la nuit, par exemple, il fallait avoir déjà bu.

On dit toujours trop tard aux gens qu'ils boivent trop. « Tu bois trop. » C'est scandaleux de le dire, dans tous les cas. On ne sait jamais soi-même qu'on est alcoolique. Dans 100 % des cas on reçoit cette nouvelle comme une injure, on dit : « Si vous me dites ça, c'est que vous m'en voulez. » Quant à moi le mal était déjà très avancé quand

on me l'a dit. Nous sommes ici dans un espace perclus de principes. Jusqu'à un certain degré on laisse les gens mourir. Je crois que dans la drogue ce scandale n'existe pas. La drogue sépare complètement l'individu drogué du reste de l'humanité. Elle ne jette pas l'individu à tous les vents, dans les rues, elle n'en fait pas un vagabond. L'alcool, c'est la rue, l'asile, les autres alcooliques. La drogue, c'est très court, la mort vient très vite, l'aphasie, l'obscurité, les volets fermés, l'immobilité. Rien ne console de ne plus boire. Depuis que je ne bois plus, j'ai de la sympathie pour l'alcoolique que j'étais. J'ai vraiment bu beaucoup. Puis ils sont venus à mon secours mais là je raconte mon histoire et je ne parle pas de l'alcool. C'est incroyablement simple, les vrais alcooliques c'est sans doute ce qu'il y a de plus simple. On est là où la souffrance est empêchée de faire souffrir. Les clochards ne sont pas malheureux, c'est une bêtise de dire ça, ils sont ivres du matin au soir, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce qu'ils vivent ils ne pourraient le vivre nulle part ailleurs que dans la rue. Pendant l'hiver 1986-1987, plutôt que de se voir retirer leur litre de rouge à leur arrivée à l'asile de nuit, ils ont préféré risquer la mort, le froid. Tout le monde a cherché pourquoi ils ne voulaient pas aller à l'asile, et c'était pour ça.

Le plus dur ce n'est pas les heures de la nuit. Mais évidemment si on a une insomnie tenace, c'est là que c'est le plus dangereux. Il ne faut pas avoir une goutte d'alcool chez soi. Je fais partie de ces alcooliques qui recommencent à boire à partir d'un seul verre de vin. Je ne sais pas quel nom la médecine nous donne.

Ça fonctionne comme une centrale, un corps alcoolique, comme un ensemble de compartiments différents tous reliés entre eux par la personne tout entière. C'est le cerveau qui est pris en premier. C'est la pensée. Le bonheur par la pensée d'abord et puis le corps. Il est gagné, imbibé peu à peu, et porté – c'est le mot : porté. C'est à partir d'un certain temps qu'on a le choix : boire jusqu'à l'insensibilité, la perte de l'identité, ou en rester aux prémices du bonheur. Mourir en quelque sorte, chaque jour, ou bien encore vivre.

Les plaisirs du 6^e

J'ai raté tout des plaisirs du 6^e arrondissement dont on parlait dans le monde entier.

Le « Tabou », j'y suis allée une fois je crois, peut-être deux fois mais non, je ne crois pas. J'ai regardé « Les Deux Magots », « Le Flore », très peu, très peu. Dès que j'ai fait *Hiroshima*, que j'étais reconnue, ça été fini, j'ai fui ces terrasses mortelles. J'ai fréquenté « Lipp » à cause des Fernandez. Mais je suis allée aux « Quatre Saisons ».

Pourquoi ?

A cause de l'orgueil. J'étais trop petite pour aller dans des lieux où les femmes étaient grandes. J'étais habillée chaque jour pareillement. Je n'avais qu'une robe, noire, celle de la guerre, passe-partout. J'avais honte comme souvent les jeunes gens, de ne pas être « à la page ». En somme, pour des raisons diverses la honte recouvre toute ma vie.

Très vite c'est trop tard dans la vie pour aller au « Tabou » ou aux « Deux Magots ». Très vite c'était fini, les lieux publics ou danser, de mon temps, je parle des femmes.

Vinh long

Il y a eu Vinh Long et puis il y a eu Hanoï. J'ai déjà parlé de Vinh Long, jamais d'Hanoï. Vinh Long, je l'ai dit, c'était un poste de brousse de la Cochinchine. C'est déjà la Plaine des Oiseaux, le plus grand pays d'eau du monde j'imagine. J'avais entre huit et dix ans lorsque c'est arrivé. Comme la foudre ou la foi. C'est arrivé pour ma vie entière. A soixante-douze ans, c'est encore là comme hier : les allées du poste, pendant la sieste, le quartier des Blancs, les avenues désertes bordées de flamboyants. Le fleuve qui dort. Et elle qui passe dans sa limousine noire. S'appelle presque Anne-Marie Stret-ter. S'appelle Striedter. La femme de l'administrateur général. Ils ont deux enfants. Ils viennent du Laos où elle avait un jeune amant. Il vient de se tuer parce qu'elle était partie de lui. Tout est là, comme dans *India Song*. Le jeune homme est resté au Laos, dans ce poste où ils s'étaient connus, très au nord sur le Mékong. Il s'était tué là. A Luang Prabang.

Il y a eu Vinh Long où passait mille kilomètres plus bas ce même fleuve commun aux amants. Je me souviens de la sorte d'émotion qui s'est produite dans mon corps d'enfant : celle d'accéder à une connaissance encore interdite pour moi. Le monde était immense et d'une complexité très claire. Là, il faudrait inventer un vocable qui dirait que, très clairement, on sait ne pas comprendre ce qu'il y a à comprendre. Il ne fallait pas parler de ça, à personne, même pas à ma mère qui, je le savais, sur ce point de la vie, mentait à ses enfants. Il fallait garder cette connaissance pour moi seule. Dès lors, cette femme est devenue mon secret : Anne-Marie Stretter.

Hanoï

Et il y a eu Hanoï dont je n'ai jamais parlé, je ne sais pas pourquoi. Avant Vinh Long, il y avait eu Hanoï, six ans plus tôt, dans cette maison que ma mère avait achetée sur Le Petit Lac. A ce moment-là, ma mère avait des pensionnaires, des jeunes garçons, Vietnamiens et Laotiens de douze à treize ans. L'un d'entre eux, un après-midi, me demande de le suivre dans une « cachette ». Je n'ai pas peur, je le suis dans la cachette. C'est au bord du lac, entre deux bâtiments de bois qui devaient être des dépendances de la villa. Je me souviens d'une

sorte de couloir étroit entre des parois de planches. Le lieu de la défloration dans le livre était ce lieu-ci : le lieu des cabines de bains. Le lac est devenu la mer, la jouissance était déjà là, annoncée dans sa nature, dans son principe, inoubliable dès son apparition dans le corps de l'enfant qui est à des années-lumière de la connaître et qui en reçoit déjà le signal. Le lendemain, le jeune Vietnamien est chassé par ma mère parce que je me suis crue obligée de tout lui raconter, de tout lui avouer. Le souvenir est clair. Je suis quelque chose comme déshonorée d'avoir été touchée. J'ai quatre ans. Il a onze ans et demi, il n'est pas encore pubère. Sa verge est molle encore, douce, il me dit ce qu'il faut faire : je la prends dans ma main. Il met sa main par-dessus la mienne et nos deux mains la caressent de plus en plus fort. Puis il cesse. Je n'ai jamais oublié la forme dans ma main, la tiédeur. Et le visage de l'enfant, les yeux fermés, hissé vers la jouissance encore inaccessible, martyr, qui attend.

Jamais je n'ai reparlé de ça avec ma mère. Elle a cru, toute sa vie, que j'avais oublié. Elle m'avait dit : « N'y pense plus, jamais, jamais. » Longtemps j'y ai pensé comme à une chose terrible. Je ne l'ai racontée que beaucoup plus tard à des hommes en France. Mais je savais que ma mère n'avait jamais oublié ces jeux des enfants.

La scène s'est déplacée d'elle-même. En fait, elle a grandi avec moi, elle ne m'a jamais quittée.

Le bloc noir

Quand on écrit, il y a comme un instinct qui joue. L'écrit est déjà là dans la nuit. Ecrire serait à l'extérieur de soi dans une confusion des temps : entre écrire et avoir écrit, entre avoir écrit et devoir écrire encore, entre savoir et ignorer ce qu'il en est, partir du sens plein, en être submergé et arriver jusqu'au non-sens. L'image du bloc noir au milieu du monde n'est pas hasardeuse.

Ce n'est pas le passage de l'être en puissance à l'être en acte dont parle Aristote. Ce n'est pas une traduction. Il ne s'agit pas du passage d'un état à un autre. Il s'agit du déchiffrement de ce qui est déjà là et qui déjà a été fait par vous dans le sommeil de votre vie, dans son ressassement organique, à votre insu. Ce n'est pas « transféré », il ne s'agit pas de ça. L'instinct dont je parle, ce serait de lire déjà avant l'écriture ce qui est encore illisible pour les autres. Je peux le dire autrement, je peux dire : ce serait lire sa propre écriture, ce premier état de votre écrit encore indéchiffrable pour les autres. Ça serait régresser, condescendre vers l'écriture des autres afin que le livre soit lisible par eux. On peut le dire d'une autre façon, employer d'autres mots, ça reviendrait au même. On a devant soi une masse entre vie et mort qui est dans votre dépendance. J'ai eu souvent ce sentiment de confrontation entre ce qui était déjà là et ce qui allait être à la place de ça. Moi au milieu, j'arrache, je transporte la masse qui était là. Je la casse, c'est presque une question musculaire. D'adresse. Il faut aller plus vite que cette part de vous-même qui n'écrit pas, qui est toujours dans l'altitude de la pensée, toujours dans la menace de s'évanouir, de se dissoudre dans les limbes du récit à venir, qui ne descendra jamais au niveau de l'écriture, qui refuse les corvées. Le sentiment que quelquefois cette part qui n'écrit pas s'endort et se livre par là même et qu'elle se déverse tout entière dans l'écrit vulgaire qui sera le livre. Mais entre les deux états, il y a beaucoup d'états intermédiaires plus ou moins heureux. Quelquefois sans doute s'agit-il du bonheur. En écrivant *l'Amant* j'avais le sentiment de *découvrir* : c'était là avant moi, avant tout, ça resterait là où c'était après que moi j'aie cru que c'était autrement, que c'était à moi, que c'était là pour moi. C'était presque ça, ça passait à l'écriture avec une facilité qui rappelait la parole de l'ivresse alcoolique dont il vous semble qu'elle est toujours intelligible, simple. Puis tout à coup ça résistait. On se trouve comme dans une armure, rien ne passe plus de soi à soi, de soi à l'autre. Comment parler de ça, comment décrire ça que je connaissais et qui était là dans un refus quasi tragique de passer à l'écrit, comme si c'était impossible.

En dix minutes à partir du rapprochement de deux mots du texte arrivait.

Ecrire ce n'est pas raconter des histoires. C'est le contraire de raconter des histoires. C'est raconter tout à la fois. C'est raconter une histoire et l'absence de cette histoire. C'est raconter une histoire qui en passe par son absence. Loi V. Stein est détruite par le bal de S. Thala. Loi V. Stein est bâtie par le bal de S. Thala.

Le Ravissement de Loi V. Stein est un livre à part. Un livre seul. Qui opère à lui seul une séparation entre certains lecteurs-auteurs qui ont adhéré à la folie de L. V. Stein et les autres lecteurs du livre.

Je fais une distinction sur ce que j'ai dit et redit et ce que je n'ai pas dit. Voici, je crois, ce que j'ai déjà dit de ce livre : au moment du bal de S. Thala, Loi V. Stein est tellement emportée dans le spectacle de son fiancé et de cette inconnue en noir qu'elle en oublie de souffrir. Elle ne souffre pas d'être oubliée, trahie. C'est de cette suppression de la douleur, qu'elle va devenir folle. On pourrait dire autrement, on pourrait dire qu'elle comprend que son fiancé aille vers une autre femme, qu'elle adhère complètement à ce choix qui est fait contre elle-même et que c'est de ce fait là qu'elle perd la raison. C'est un oubli. Il y a un phénomène qui existe dans le gel. L'eau devient de la glace à zéro degré, et quelquefois, il se trouve qu'il y a une telle immobilité de l'air pendant le froid, que l'eau en *oublie* de geler. Elle peut descendre jusqu'à moins cinq. Et geler.

Ce que je n'ai pas dit, c'est que toutes les femmes de mes livres, quel que soit leur âge, découlent de Loi V. Stein. C'est-à-dire, d'un certain oubli d'elles-mêmes.

Elles ont toutes les yeux clairs. Elles sont toutes imprudentes, imprévoyantes. Toutes, elles font le malheur de leur vie. Elles sont très effrayées, elles ont peur des rues, des places, elles n'attendent pas que le bonheur vienne à elles. Toutes les femmes de cette procession de femmes des livres et des films se ressemblent, depuis *La Femme du Gange* jusqu'à ce dernier état de Loi V. Stein, dans ce script que j'ai perdu. Pourquoi j'ai eu l'idée de ce script ? Je ne sais plus. C'est exactement comme une de ces visions, que j'avais, pendant la période qui a suivi la cure de désintoxication alcoolique.

Ça se passait dans la ville. Le casino était éclairé, et le même bal continuait comme s'il n'avait pas cessé depuis vingt ans. Oui, je crois que c'est ça. C'est la répétition du bal de S. Thala, mais à l'échelle théâtrale. Là, on n'avance pas dans la connaissance de Loi V. Stein, c'est fini tout ça. Là elle va mourir. Elle a fini de me hanter, elle me

laisse tranquille, je la tue, je la tue pour qu'elle cesse de se mettre sur mon chemin, couchée devant mes maisons, mes livres, à dormir sur les plages par tous les temps, dans le vent, le froid, à attendre, à attendre ça : que je la regarde encore une dernière fois. On célèbre sa folie. Elle est vieille, elle sort du casino sur une chaise à porteur, elle est devenue Chinoise. La chaise est portée par des hommes, sur les épaules, comme un cercueil. Loi V Stein est très fardée, peinturlurée. Elle ne sait pas ce qui lui arrive. Elle regarde les gens, la ville. Elle a les cheveux teints, elle est fardée comme une putain, elle est détruite, comme on dirait, née. Elle est devenue la plus belle phrase de ma vie : « Ici, c'est S. Thala jusqu'à la rivière, et après la rivière, c'est encore S. Thala. »

Thala est le mot crié dans les combles de l'hôtel des Roches ce soir d'été par le jeune étranger aux yeux bleus cheveux noirs.

Il y a quelques jours un de mes amis qui revenait de Rio de Janeiro m'a dit : « Tu te rends compte, Loi V. Stein, notre livre, si difficile, quand j'ai débarqué de l'avion, la première chose que j'ai vue dans les vitrines des librairies de l'aéroport, en lettres lumineuses, c'est O Deslumbramento 5^eEdição. »

Lol V. Stein.

Folle.

Arrêtée à ce bal de S. Thala. Elle reste là. C'est le bal qui grandit. Il fait des cercles concentriques autour d'elle, de plus en plus larges. Maintenant ce bal, les bruits de ce bal sont arrivés à New York. Maintenant Loi V. Stein elle est en tête des personnages de mes livres. C'est curieux quand même. C'est elle qui « se vend » le mieux. Ma petite folle.

Bonnard

Non... ce n'était pas un Monet ni un Manet. C'était un Bonnard. C'était chez des gens à Berne, des grands collectionneurs de tableaux. Il y avait un tableau de Bonnard : c'est une barque avec la famille de cette femme. Il avait toujours voulu modifier la voile. A force d'insistance les gens lui ont permis de reprendre le tableau. Quand il l'a rendu, Bonnard a dit qu'il la considérait comme terminée. La voile avait tout envahi. Elle l'emporte maintenant sur la mer, sur les gens dans la barque, sur le ciel. Ça arrive dans un livre, à un tournant de phrase, vous changez le sujet du livre. Sans vous en apercevoir, vous levez les yeux vers votre fenêtre : le soir est là. Vous vous retrouvez le lendemain matin devant un autre livre. Les tableaux, les écrits ne se font pas en toute clarté. Et toujours les mots manquent pour le dire, toujours.

Le bleu de l'écharpe

Je suis la seule à savoir de quel bleu est l'écharpe bleue de cette jeune femme dans ce livre. Mais il y a des manques graves, celui-ci ne l'est pas. Par exemple : je suis la seule aussi à voir son sourire et son regard. Je sais que jamais je ne pourrai vous le décrire. Vous le faire voir. Jamais personne.

Il y a aussi des choses qui restent ignorées de l'auteur lui-même. Il en est ainsi, pour moi de certains gestes, de certaines audaces de Loi V. Stein pendant la soirée qu'elle donne où il y a Tatiana Karl et d'autres gens qui jouent au billard. Dans le fond de la maison on entend un violon. C'est le mari de Loi qui joue. L'attitude de Loi V. Stein, cette connivence qu'elle a avec Jacques Hold pendant ce dîner et qui a changé la fin du livre, je ne sais pas la traduire, dire le sens qu'elle a parce que je suis avec Loi V. Stein et qu'elle, elle ne sait pas tout à fait ce qu'elle fait et pourquoi elle le fait. Blanchot m'a reproché de m'être servie d'un intermédiaire comme J. Hold pour approcher Loi V. Stein. Il aurait voulu que je sois sans intermédiaire avec Loi V. Stein. Or moi, Loi V. Stein, je ne peux la saisir que lorsqu'elle est engagée dans une action avec un autre personnage, que je l'écoute et que je la regarde. Elle n'est jamais corps contre corps avec moi comme l'est le Vice-Consul. Un texte c'est un tout qui avance ensemble, ça ne se pose jamais comme un problème de choix. Même si je découvre à la fin d'un livre que tel personnage a aimé tel autre personnage et non pas celui que je désigne, je ne modifierai pas le passé du livre, ce qui est déjà écrit, mais plutôt son avenir. Au moment où moi je m'aperçois que l'amour n'est pas celui que je crois, je suis avec ce nouvel amour, je repars avec lui, je ne dis pas que l'amour abandonné était faux, je dis qu'il est mort. Après ce repas chez L.V.S. les couleurs restent les mêmes, celles des murs, du jardin. Personne ne sait encore ce qui est sur le point de changer.

J'ai beaucoup parlé de l'écrit. Je ne sais pas ce que c'est.

Les hommes

Si on a l'esprit à faire des généralités on peut dire que *La Maladie de la mort* est un premier état des *Yeux bleux cheveux noirs*. Mais *La Maladie de la mort* c'était un procès et ici, il n'y a rien de pareil, en aucun sens.

Les gens, de Peter Handke à Maurice Blanchot, ont cru que c'était contre les hommes face aux femmes, *La Maladie de la mort*. Si on veut. Mais je dis que si les hommes se sont intéressés à ce point à *La Maladie de la mort*, c'est qu'ils ont pressenti qu'il y avait là quelque chose en plus, et qui les concernait. Extraordinaire qu'ils aient vu. Mais aussi extraordinaire que certains n'aient pas vu que dans *The Malady of death*, il y a un homme parmi les hommes face aux hommes et au-delà, de façon très précise, il y a un homme face aux femmes seulement.

Les hommes sont des homosexuels. Tous les hommes sont en puissance d'être des homosexuels, il ne leur manque que de le savoir, de rencontrer l'incident ou l'évidence qui le leur révélera. Les homosexuels le savent et le disent. Les femmes qui ont connu des homosexuels et qui les ont aimés d'amour le savent aussi et le disent de même.

Le travesti masqué, envahissant, clamant, délicieux, ineffable, coqueluche de tous les milieux, porte au centre de son corps et de sa tête la mort de l'antinomie organique et fraternelle entre les hommes et les femmes, le deuil absolu de la femme, ce second terme.

C'est moins le fruit d'une véritable expérience qu'une intuition, une sorte de perception aveuglante de ce qui se passe réellement chez les hommes. Ce n'est pas une connaissance personnelle de l'homme, d'un état général de l'homme, c'est une évidence. Maintenant je n'appelle plus ça littéralement avec des mots. Maintenant que je le sais, je n'ai plus les mots pour le dire. C'est là et ça ne s'appelle plus. On peut procéder de loin, en s'approchant par métaphore si vous voulez. Maintenant je ne dis plus comme avant dans *La Maladie de la mort*, je dis plutôt ceci : c'est une différence d'un seul mot, on ne sait pas lequel, c'est de l'importance d'une ombre sur un mot, sur le dire d'un mot. Une couleur sans génie, un mauvais bleu tout à coup. Une différence très ténue mais rédhibitoire, ou, tout au contraire peut-être, et tout aussi bien, l'absence d'une ombre, partout, sur la mer et sur la terre. Et dans les yeux ce voile très doux du manque d'amour.

Là où l'imaginaire est le plus fort c'est entre l'homme et la femme. C'est là où ils sont séparés par une frigidité dont la femme se réclame de plus en plus et qui terrasse l'homme qui la désire. La femme elle-même, la plupart du temps, ne sait pas ce qu'est ce mal qui la prive de désir. Elle ne sait pas, beaucoup plus souvent qu'on le croit, ce qu'est le désir, comment il se présente à la femme, elle croit qu'il y a des choses à faire pour qu'elle le ressente à son tour comme certaines autres femmes.

Il n'y a rien à dire sur ce point sauf ceci : c'est que là où on croit que l'imaginaire est absent, c'est là qu'il est le plus fort. C'est la frigidité. La frigidité c'est l'imaginaire du désir par cette femme qui ne désire pas l'homme qui se propose à elle. Cette frigidité est celle du désir de la femme pour un homme qui n'est pas encore venu à elle, qu'elle ignore encore. La femme est fidèle à cet inconnu avant même que de lui appartenir. La frigidité c'est le non-désir de ce qui n'est pas cet homme. La fin de la frigidité est une notion imprévisible, illimitée qu'aucun homme ne peut tout à fait rejoindre. C'est le désir que la femme n'a que pour son amant. Quel qu'il soit, de quelque couche de la société qu'il soit, cet homme sera l'amant de la femme si c'est pour lui qu'elle éprouve du désir. La vocation à un seul être au monde, incontrôlable, elle est féminine. Il arrive qu'entre amants, dans l'hétérosexualité, le désir soit de même attaché à la personne, que l'homme de même que la femme devienne frigide, impuissant s'il change de compagne mais c'est beaucoup plus rare. Même si ce sont là des notions radicales, désespérantes, ce sont celles qui s'approchent le plus de la vérité.

L'hétérosexualité est dangereuse, c'est là qu'on est tenté d'atteindre à la dualité parfaite du désir.

Dans l'hétérosexualité il n'y a pas de solution. L'homme et la femme sont irréconciliables et c'est cette tentative impossible et à chaque amour renouvelée qui en fait la grandeur.

La passion de l'homosexualité c'est l'homosexualité. Ce que l'homosexuel aime comme son amant, sa patrie, sa création, sa terre, ce n'est pas son amant, c'est l'homosexualité.

Là où nous sommes atteintes par le désir de notre amant, c'est dans cette cavité du vagin qui résonne comme un creux dans notre corps. Un endroit duquel la verge de notre amant est absente. Nous ne pouvons pas nous tromper sur cet amant. C'est-à-dire que nous ne pouvons pas imaginer une verge étrangère dans cet endroit qui a été

fait pour un seul homme, celui qui est notre amant. Quand un homme étranger nous touche, nous crions de dégoût. Nous possédons notre amant comme lui nous possède. Nous nous possédons. Le lieu de cette possession est le lieu de l'absolue subjectivité. C'est là que notre amant nous assène les coups les plus forts que nous le supplions de donner pour qu'ils se répandent en écho dans tout notre corps, dans notre tête qui se vide. C'est là que nous voulons mourir.

L'écrivain qui n'a pas connu de femmes, qui n'a jamais touché le corps d'une femme, qui n'a peut-être jamais lu des livres de femmes, des poèmes écrits par des femmes et qui croit cependant avoir fait une carrière littéraire, il se trompe. On ne peut ignorer une donnée pareille et être un maître à penser même pour ses pairs. Roland Barthes était un homme pour lequel j'avais de l'amitié mais que je n'ai jamais pu admirer. Il me semblait qu'il avait toujours la même démarche professorale, très surveillée, rigoureusement partisane. Une fois clos le cycle des « Mythologies » je ne suis plus arrivée à le lire. J'ai essayé après sa mort de lire son livre sur la photographie, je n'y suis pas parvenue encore une fois sauf un chapitre très beau sur sa mère. Cette mère vénérée qui a été sa compagne et la seule héroïne du désert de sa vie. Ensuite j'ai essayé de lire *fragments d'un discours amoureux* mais je n'y suis pas parvenue. C'est très intelligent très évidemment. Bloc-notes amoureux, oui, c'est ça, amoureux, s'en tirant de la sorte en n'aimant pas, mais rien, il me semble, rien, charmant homme, charmant vraiment, de toute façon. Et écrivain, de toute façon. Voilà. Ecrivain d'une certaine écriture, immobile, régulière.

Même dans un particularisme religieux, il faut ouvrir à l'inconnu, que cet inconnu entre et gêne. Il faut ouvrir la loi et la laisser ouverte pour que quelque chose entre et trouble le jeu habituel de la liberté. Il faudrait ouvrir à l'impie, à l'interdit pour que l'inconnu des choses entre et se montre. Chez Roland Barthes il n'y a pas ça, il n'y a pas de mouvement de cette sorte, des pulsions adolescentes plus fortes que soi, qui traversent ce qui se présente. Roland Barthes a dû être adulte tout de suite après l'enfance. Les dangers de l'adolescence, il ne les a pas traversés.

Sexuellement les hommes interprètent souvent les choses de mes livres comme relevant d'un parti pris de ma part. Ils trient tout ce qu'ils lisent, tout ce que nous faisons. Et ils rient de toute sexualité qui n'est pas la leur.

Dans *L'Amant*, certains hommes ont été repoussés par le couple de la petite blanche et de l'amant chinois. On passe les pages, ils disent ou

on ferme les yeux. En lisant, ils ferment les yeux. Pour eux *L'Amant* c'est la famille dingue, les promenades, le bac, c'est Saigon by night, et tout le bastringue colonial. Mais pas la petite Blanche et l'amant chinois. Mais pour la plupart, ce couple de *L'Amant*, au contraire, les remplit d'un désir inattendu qui arrive du fond des siècles, du fond des hommes, celui de l'inceste, du viol. Pour moi cette petite fille qui marche dans la ville comme pour aller au lycée, dans l'immense avenue sillonnée de trams, les marchés, les trottoirs noirs de monde pour aller vers cet homme, vers cette obligation servile envers son amant, elle a une liberté que moi j'ai perdue.

Je me souviens de la présence des mains sur le corps, de la fraîcheur de l'eau des jarres. Qu'il fait chaud, chaud que c'en est inimaginable maintenant complètement. Je suis celle qui se laisse laver, il n'essuie pas mon corps, il me porte, trempée, sur le lit de camp – le bois lisse comme de la soie, frais – il allume le ventilateur. Il me mange avec une force et une douceur qui me défont.

La peau. La peau du petit frère. Elle est pareille.
La main. Pareille.

Je crois que la conduite de l'homme en général, avec la femme, est une conduite brutale, d'autorité. Mais cette conduite ne prouve pas que l'homme soit brutal ou autoritaire, elle prouve que l'homme est ainsi dans le couple hétérosexuel. Parce que dans ce couple, il est mal à l'aise. Il joue un rôle parce qu'il s'y ennuie. Dans le couple hétérosexuel l'homme attend son heure disons comme ça, son heure personnelle. Il ne le sait pas. Le nombre d'hommes qui attendent dans les couples hétérosexuels, seuls, dans leur coin, sans langage commun avec leur femme, ou dans les salons, ou sur les plages ou dans les rues et qui l'ignorent, ça doit faire des millions et des millions dans tous les pays du monde. Ces hommes-là ne sont plus sur leur réserve quand ils quittent le rôle qu'ils ont dans le couple hétérosexuel. L'équivalent de la conversation intime entre les femmes, les hommes ne la connaissent qu'avec les hommes, les autres hommes. Parler, c'est parler de sa sexualité. Et parler de la sexualité c'est déjà être dans la sexualité. Ce n'est pas parler du sport ou du bureau.

Les choses sont faussées par les femmes. Elles ne parlent entre elles que de la vie matérielle. Elles ne sont pas admises dans le domaine de la spiritualité. Il y en a très peu qui le savent. Il y en a beaucoup qui ne le savent pas encore. Les femmes sont renseignées sur elles-mêmes depuis des siècles par l'homme qui leur apprend qu'elles lui sont

inférieures. Et dans cette position de retrait, d'opprimées, la parole est beaucoup plus débridée, plus générale parce qu'elle reste dans la matérialité de la vie. Cette parole est plus ancienne. La femme a véhiculé un malheur pratiquement statutaire pendant des siècles avant de voir le jour dans un premier livre consacré à la femme. L'homme, non. C'est la femme qui est jeune, fraîche. Elle ne savait pas.

La chose commune entre eux et nous c'est le charme et le charme, c'est d'être pareil. Qu'on soit homme ou femme c'est de découvrir qu'on est pareil.

Si vous êtes un homme, votre compagnie privilégiée dans l'existence, celle de votre cœur, de votre chair, de votre race, de votre sexe, c'est celle de l'homme. C'est dans cette humeur-là que vous accueillez les femmes. C'est l'autre homme, l'homme numéro deux qui est en vous qui vit avec votre femme qui a avec elle les relations sexuelles ordinaires, utilitaires, culinaires, vitales, amoureuses, passionnelles même et aussi créatrices d'enfants et de famille. Mais le grand homme qui est en vous, l'homme numéro un, n'a de relation, décisive, qu'avec ses frères, les hommes. Les conversations reposantes de vos femmes, vous les écoutez en bloc, vous ne les détaillez pas, elles arrivent sur vous comme des ritournelles. Les femmes, ça ne s'écoute pas. Les propos des femmes ça ne s'écoute pas. Mais de cela, on ne veut pas vous accuser. C'est vrai que les femmes sont encore ennuyeuses, qu'elles n'osent pas, pour beaucoup, sortir de leur rôle. Et que vous ne désirez pas qu'elles le fassent. La bourgeoisie française est pour une femme toujours mineure. Mais maintenant la femme le sait. Et elle s'en va, elle quitte l'homme ; elle est beaucoup plus heureuse qu'avant. Avec son homme elle était en représentation. Moins déjà avec les homosexuels.

Le passage d'un homme de l'hétérosexualité à l'homosexualité est une crise très violente. Il n'y a pas de changement plus grand que celui-là. L'homme ne se reconnaît plus. Il est comme naissant. La plupart du temps il n'arrive pas à dominer la crise, à la décrypter. D'abord il ne reconnaît rien et l'hypothèse de l'homosexualité, bien entendu, il la repousse. La femme de cet homme, elle, elle le sait, qu'elle l'apprenne de lui ou d'autres, d'amies, elle se met à « reconnaître » tout. Tout ce que l'homme a fait ou dit dans le passé, elle le reconnaît. Elle dit : « Ça devait être là depuis toujours et il ne le voyait pas. Ce sont les autres qui l'ont découvert, ceux comme lui. »

Ce sera la grande catastrophe de tous les temps. D'abord larvée. On observe un léger dépeuplement. On ne travaille plus. Dans ce premier temps on a recours à une immigration massive pour que le travail soit

fait. Et puis on ne sait pas ce qu'il faut faire. Il est possible qu'on attende tous ensemble le dépeuplement final. On dormirait tout le temps. La mort du dernier homme passerait inaperçue. Mais il se peut que les nouveaux hétérosexuels surgissent et repartent pour la Comédie.

Oui, c'est difficile de parler de la sexualité, vraiment. Avant d'être un plombier, ou un écrivain ou un chauffeur de taxi ou un homme sans profession, ou un journaliste, les hommes sont avant tout des hommes, des hétérosexuels ou des homosexuels. La différence c'est qu'il y en a qui vous le rappellent dès qu'ils vous connaissent et d'autres un peu plus tard. Il faut beaucoup aimer les hommes. Beaucoup, beaucoup. Beaucoup les aimer pour les aimer. Sans cela, ce n'est pas possible, on ne peut pas les supporter.

La maison

La maison, c'est la maison de famille, c'est pour y mettre les enfants et les hommes, pour les retenir dans un endroit fait pour eux, pour y contenir leur égarement, les distraire de cette humeur d'aventure, de fuite qui est la leur depuis les commencements des âges. Quand on aborde ce sujet le plus difficile c'est d'atteindre le matériau lisse, sans aspérité, qui est la pensée de la femme autour de cette entreprise démente que représente une maison. Celle de la recherche du point de ralliement commun aux enfants et aux hommes.

Le lieu de l'utopie même c'est la maison créée par la femme, cette tentative à laquelle *elle ne résiste pas*, à savoir d'intéresser les siens non pas au bonheur mais à sa recherche comme si l'intérêt même de l'entreprise tournait autour de cette recherche elle-même, qu'il ne fallait pas en rejeter résolument la proposition du moment qu'elle était générale. La femme dit qu'il faut se méfier et à la fois comprendre cet intérêt singulier pour le bonheur. Elle croit que ça amènera les enfants à rechercher plus tard un état heureux de la vie. C'est ce que veut la femme, la mère, amener son enfant à s'intéresser à la vie. La mère sait que l'intérêt au bonheur des autres est moins dangereux pour l'enfant que la croyance au bonheur pour soi.

A Neauphle, souvent, je faisais de la cuisine au début de l'après-midi. Ça se produisait quand les gens n'étaient pas là, qu'ils étaient au travail, ou en promenade aux Etangs de Hollande, ou qu'ils dormaient dans les chambres. Alors j'avais à moi tout le rez-de-chaussée de la maison et le parc. C'était à ces moments-là de ma vie que je voyais clairement que je les aimais et que je voulais leur bien. La sorte de silence qui suivait leur départ je l'ai en mémoire. Rentrer dans ce silence c'était comme rentrer dans la mer. C'était à la fois un bonheur et un état très précis d'abandon à une pensée en devenir, c'était une façon de penser ou de non penser peut-être – ce n'est pas loin – et déjà, d'écrire.

Lentement, avec soin, pour que ça dure encore, je faisais la cuisine pour ces gens absents pendant ces après-midi là. Je faisais une soupe pour qu'ils la trouvent prête au cas où ils auraient très faim. S'il n'y avait pas de soupe prête, il n'y avait rien du tout. S'il n'y avait pas une chose prête, c'est qu'il n'y avait rien, c'est qu'il n'y avait personne. Souvent les provisions étaient là, achetées du matin, alors il n'y avait

plus qu'à éplucher les légumes, mettre la soupe à cuire et écrire. Rien d'autre.

J'ai pensé très longtemps à acheter une maison. Je n'ai jamais imaginé que je pourrais posséder une maison neuve. A Neauphle, la maison ça a d'abord été deux fermes bâties un peu avant la Révolution. Elle doit avoir un peu plus de deux siècles. J'y ai souvent pensé. Elle avait été là en 1789, en 1870. A la croisée des forêts de Rambouillet et de Versailles. En 1958 elle m'appartenait. J'y ai pensé jusqu'à la douleur certaines nuits. Je la voyais habitée par ces femmes. Je me voyais précédée par ces femmes dans ces mêmes chambres, dans les mêmes crépuscules. Il y avait eu neuf générations de femmes avant moi dans ces murs, beaucoup de monde, là, autour des feux, des enfants, des valets, des gardiennes de vaches. Toute la maison était lissée, frottée aux angles des portes, par le passage des corps, des enfants, des chiens.

Ce sont des choses à quoi les femmes pensent beaucoup, des années, et qui font le lit de leur pensée quand les enfants sont petits : comment leur éviter le mal. Et cela, pour presque toujours n'aboutir à rien.

Il y a des femmes qui n'y arrivent pas, des femmes maladroites avec leur maison, qui la surchargent, qui l'encombrent, qui n'opèrent sur son corps aucune ouverture vers le dehors, qui se trompent complètement et qui n'y peuvent rien, qui rendent la maison invivable ce qui fait que les enfants la fuient quand ils ont quinze ans comme nous l'avons fuie. *Nous fuyons parce que la seule aventure est celle qui a été prévue par la mère.*

Il y a beaucoup de femmes qui ne résolvent pas le désordre, le problème de l'envahissement de la maison par ce qu'on appelle le désordre dans les familles. Ces femmes savent qu'elles n'arrivent pas à surmonter les difficultés incroyables que représente le rangement d'une maison. Mais de le savoir ou non, rien n'y fait. Ces femmes transportent le désordre d'une pièce à l'autre de la maison, elles le déplacent ou elles le cachent dans des caves ou dans des pièces fermées, ou dans des malles, des armoires et elles créent comme ça, dans leur propre maison, des lieux cadénassés qu'elles ne peuvent plus ouvrir, même devant leur famille, sans encourir une indignité. Il y en a beaucoup qui sont de bonne volonté et naïves et qui croient qu'on peut résoudre la question du désordre en la remettant à « plus tard », qui ignorent que ce moment-là, qu'elles appellent « plus tard », il n'existe pas, il n'existera jamais. Et il sera trop tard lorsqu'il arrivera vraiment. Que le désordre, c'est-à-dire l'accumulation des biens, doit

être résolu d'une façon extrêmement pénible, par la séparation d'avec les biens. Je crois que toutes les femmes souffrent de ça, de ne pas savoir jeter, se séparer. Il y a des familles qui, lorsqu'elles ont une grande maison, gardent tout pendant trois siècles, les enfants, Monsieur le Comte, maire du village, les robes, les jouets.

J'ai jeté, et j'ai regretté. On regrette toujours d'avoir jeté à un certain moment de la vie. Mais si on ne jette pas, si on ne se sépare pas, si on veut garder le temps, on peut passer sa vie à ranger, à archiver la vie. C'est souvent, que les femmes gardent les factures d'électricité et de gaz, pendant vingt ans, sans raison aucune que celle d'archiver le temps, d'archiver leurs mérites, le temps passé par elles, et dont il ne reste rien.

Je le répète. Il faut le répéter beaucoup. Le travail d'une femme, depuis son lever jusqu'à son coucher, est aussi dur qu'une journée de guerre, pire que la journée de travail d'un homme, parce qu'elle, elle doit inventer son emploi du temps conformément à celui des autres gens, des gens de sa famille et de ceux des institutions extérieures.

En une matinée de cinq heures, elle fait le petit déjeuner des enfants, elle les lave, elle les habille, elle nettoie sa maison, elle fait les lits, elle fait sa propre toilette, elle s'habille, elle va faire les courses, elle fait la cuisine, elle met la table, en vingt minutes elle fait manger les enfants, elle hurle contre, elle les ramène à l'école, elle fait la vaisselle, elle fait la lessive et le reste, et le reste. Peut-être, vers trois heures et demie, pourrait-elle, pendant une demi-heure, lire un journal.

Une bonne mère de famille, pour les hommes, c'est quand la femme fait de cette discontinuité de son temps, une continuité silencieuse et inapparente.

Cette continuité silencieuse était d'ailleurs reçue comme la vie même et non comme un de ses attributs, par exemple le travail. Nous sommes ici au fond de la mine.

On peut dire que cette continuité silencieuse existait tellement, et depuis si longtemps, qu'elle finissait par ne plus exister du tout pour les gens qui entouraient la femme. Je veux dire qu'il en était pour les hommes, du travail des femmes, comme par exemple des nuages qui donnent la pluie, ou de la pluie elle-même que donnent les nuages. Cette tâche était pareillement accomplie que celle du sommeil de chaque jour. Alors l'homme était content, ça allait bien dans sa maison. L'homme du Moyen-Age, l'homme de la Révolution, l'homme de mille neuf cent quatre-vingt-six.

J'oublie de dire une chose que les femmes doivent se mettre dans la

tête : il ne faut pas s'en faire accroire, les fils, c'est comme les pères. Ça traite la femme de la même façon. Ça pleure aussi de la même façon quand elle meurt. Ça dit aussi que rien ne la remplacera.

Avant c'était donc ainsi. Avant, de quelque côté que je me tienne, quel que soit le siècle dans l'histoire du monde, je vois la femme dans une situation limite, intenable, dansant sur un fil au-dessus de la mort.

Maintenant, de quelque côté de mon temps que je me tourne, je vois la starlette des offices médiatiques, de tourisme ou de banque, cette première de la classe, pimpante et inlassable, au courant de tout de la même façon, dansant, sur un fil au-dessus de la mort.

Donc, voyez, j'écris pour rien. J'écris comme il faut écrire il me semble. J'écris pour rien. Je n'écris même pas pour les femmes. J'écris sur les femmes pour écrire sur moi, sur moi seule à travers les siècles.

J'ai lu *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, et *La Sorcière* de Michelet.

Je n'ai plus aucune bibliothèque. Je m'en suis défaite, de toute idée de bibliothèque aussi. C'est fini. Ces deux livres-là, c'est comme si j'avais ouvert mon propre corps et ma tête et que je lise le récit de ma vie au Moyen-Age, dans les forêts et dans les manufactures du XIX^e siècle. Le Woolf, je n'ai pas trouvé un seul homme qui l'ait lu. Nous sommes séparés, comme elle dit dans ses romans, M.D.

La maison intérieure. La maison matérielle.

La première école, c'était ma mère elle-même. Comment elle organisait ses maisons. Comment elle les nettoyait. C'est elle qui m'a appris la propreté, celle foncière, malade, superstitieuse en 1915, en Indochine, d'une mère de trois tout petits enfants.

Ce que voulait cette femme, ma mère, c'était nous assurer à nous, ses enfants, qu'à aucun moment de notre vie, quoi qu'il arrive, les événements les plus graves, la guerre par exemple, on ne serait pris de court. Du moment qu'on avait une maison et notre mère, on ne serait jamais abandonnés, emportés dans la tourmente, pris au dépourvu. Il pouvait arriver des guerres, des isolements dus aux inondations, à la sécheresse, pour nous il y aurait toujours eu une maison, une mère, à boire et à manger. Je crois que jusqu'à la fin de sa vie, elle a fait des confitures pour la troisième guerre qui allait venir. Elle a empilé le sucre, les nouilles. Il s'agit d'une arithmétique pessimiste qui procède d'un pessimisme de base, dont j'ai totalement hérité.

Avec l'épisode des Barrages, ma mère avait été volée et elle avait été abandonnée par tous. Elle nous avait élevés sans aide aucune. Elle nous avait expliqué qu'elle avait été volée et abandonnée parce que

notre père était mort et qu'elle était sans défense. Il y avait une chose dont elle était certaine, c'était qu'on était tous abandonnés.

J'ai ce goût profond de gérer la maison. J'ai eu ce goût toute ma vie. Et il m'en reste encore quelque chose. Maintenant encore, il me faut savoir ce qu'il y a à manger dans les armoires, s'il y a tout ce qu'il faut, à tout moment, pour durer, vivre, survivre. Moi aussi je cherche encore l'autarcie du bateau, du voyage de la vie, pour les gens que j'aime et pour mon enfant.

Je pense souvent aux maisons de ma mère dans tous ses postes de fonction, à 7 heures de piste du premier poste blanc, du premier docteur. Ils étaient pleins de nourriture et de médicaments, de grésil, de savon noir, d'alun, d'acides, de vinaigres, de quinine, de désinfectants, d'émétine, de peptofer, de pulmosérum, d'hépatrol, de charbons. Je veux dire que ma mère c'était plus que ma mère, c'était comme une institution. Les indigènes venaient la voir aussi pour être soignés par elle. La maison va jusque-là, elle se répand au-dehors aussi. C'était le cas. Très tôt dans notre vie nous avons été conscients de cela et nous en avons eu une très grande reconnaissance pour ma mère. C'était tout à la fois la mère, c'était la maison autour d'elle, c'était elle dans la maison. Elle s'étendait donc au-delà d'elle-même, avec les prévisions des temps mauvais, des années de damnation. Ma mère avait vécu deux guerres, soit neuf ans de guerre. Elle attendait la troisième guerre. Je crois qu'elle l'a attendue jusqu'à sa mort, comme on attend la prochaine saison. Elle ne lisait le journal que pour ça, je crois, pour essayer de lire entre les lignes, si la guerre approchait. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait dit, une seule fois, que la guerre reculait.

Parfois, pendant notre enfance, ma mère jouait à nous *montrer* la guerre. Elle prenait un bâton long comme à peu près un fusil, elle se le mettait à l'épaule, et elle marchait au pas devant nous tout en chantant *Sambre et Meuse*. A la fin elle éclatait en sanglots. Et nous on la consolait. Oui, ma mère aimait la guerre des hommes.

Je crois, la mère, dans tous les cas ou presque, dans le cas de toutes les enfances, dans le cas de toutes les existences qui ont suivi cette enfance, *la mère représente la folie. Elle reste la personne la plus étrange, la plus folle qu'on ait jamais rencontrée*, nous, leurs enfants. Beaucoup de gens disent en parlant de leur mère : « Ma mère était folle, je le dis, je le crois. Folle. » Dans le souvenir on rit beaucoup des mères. Et c'est plaisant.

A Neauphle-le-Château, dans ma maison de campagne, j'avais fait une liste des produits qu'il fallait toujours avoir à la maison. Il y en avait à peu près vingt-cinq. On a gardé cette liste, elle est toujours là,

parce que c'était moi qui l'avais écrite. Elle est toujours exhaustive.

Ici à Trouville, c'est autre chose, c'est un appartement. Je n'y penserais pas pour ici. Mais à Neauphle il y a toujours eu des provisions. Voici cette liste :

jargon
 passive (mains)
 Espionages
 inférieurs
 d'ionge métallique
 filipines d'algérie
 pompes électriques
 chant de Marseille
 grotesque
 naissance

La liste est toujours là, sur le mur. On n'a ajouté aucun autre produit que ceux qui sont là. Aucun des cinq à six cents nouveaux produits qui ont été créés depuis l'établissement de cette liste, en vingt ans, n'a été adopté.

L'ordre extérieur, l'ordre intérieur de la maison. L'ordre extérieur, c'est-à-dire l'aménagement *visible* de la maison, et l'ordre intérieur qui est celui des idées, des paliers sentimentaux, des éternités de sentiments vis-à-vis des enfants. Une maison comme ma mère les concevait, c'était pour nous, en effet. Je ne pense pas qu'elle l'aurait fait pour un homme ni pour un amant.

C'est une activité qu'ignorent complètement les hommes. Ils peuvent bâtir des maisons, mais pas les créer. En principe, les hommes ne font rien pour les enfants. Rien de matériel. Ils les emmènent au cinéma ou en promenade. C'est tout je crois. L'enfant leur arrive dans les bras lorsqu'ils reviennent du travail, propre, changé, prêt à aller au lit. Heureux. Ça fait une montagne de différence entre les hommes et les femmes.

Je crois, fondamentalement, que la situation de la femme, je le dis d'une façon incidente, n'a pas changé. La femme se charge de tout dans la maison même si elle est aidée à le faire même si elle est beaucoup plus avertie, beaucoup plus intelligente, beaucoup plus audacieuse qu'avant. Même si elle a beaucoup plus confiance en elle maintenant. Même si elle écrit beaucoup plus, la femme eu égard à l'homme, n'est pas changée. Son aspiration essentielle est encore de garder la famille, de l'entretenir. Et si socialement elle a changé, *tout ce qu'elle fait, elle le fait en plus de ça, de ce changement*. Mais l'homme, lui, a-t-il changé ? Presque pas. Il crie moins peut-être. Il se tait

davantage aussi maintenant. Oui. On ne voit rien d'autre à dire. Il lui arrive d'être silencieux. D'en venir au silence et naturellement. De se reposer du bruit de sa propre voix.

La femme est le foyer. Elle l'était. Elle est encore là. On peut me poser la question suivante : Et quand l'homme s'approche du foyer, est-ce que la femme le supporte ? Je dis oui. Oui parce qu'à ce moment-là, l'homme fait partie des enfants.

Il faut subvenir aux besoins de l'homme, comme à ceux des enfants. Et c'est également un plaisir, pour la femme. L'homme se croit un héros, toujours comme l'enfant. L'homme aime la guerre, la chasse, la pêche, les motos, les autos, comme l'enfant. Quand il dort, ça se voit, et on aime les hommes comme ça, les femmes. Il ne faut pas se mentir là-dessus. On aime les hommes innocents, cruels, on aime les chasseurs, les guerriers, on aime les enfants.

Pendant très longtemps, ça a continué. Depuis que l'enfant était petit, j'allais chercher les plats à la cuisine, pour les amener sur la table. Quand un plat était fini, qu'on attendait l'autre, je le faisais, sans penser, dans le bonheur. Il y a beaucoup de femmes qui le font. Comme ça, comme moi. Elles le font quand les enfants ont en dessous de douze ans, et puis après elles continuent de le faire. Chez les Italiennes par exemple, en Sicile, vous voyez des femmes de quatre-vingts ans servir des enfants de soixante ans. J'en ai vu en Sicile, de ces femmes.

La maison c'est toujours un peu, avouons-le, comme si on vous donnait un yacht, un bateau. C'est un travail impressionnant que la gérance d'une maison, mobilière, immobilière et humaine. Les femmes qui ne sont pas tout à fait des femmes, qui sont légères, qui font des fautes graves dans leur gérance, ce sont celles qui ne font pas les réparations tout de suite. J'en arrive où je voulais, aux réparations de la maison. J'aimerais beaucoup rentrer dans tous les détails, mais le lecteur ne va peut-être pas comprendre pourquoi. Quand même, voici ce que j'ai à dire. Les femmes qui attendent qu'il y ait trois prises de courant cassées, que l'aspirateur soit déboîté, que les robinets fuient pour appeler le plombier, ou bien aller acheter des prises, eh bien elles ont tort. En général, ce sont d'ailleurs des femmes délaissées qui font ça, qui « laissent tomber », des femmes qui ont pensé que le mari devait s'en apercevoir et en déduire qu'elles sont malheureuses à cause de lui. Ces femmes ne savent pas que les hommes ne voient rien dans une maison tenue par elles puisque c'est une chose de tout le temps de leur vie, qu'ils ont vu pendant tout le temps de leur enfance avec une femme qui était leur mère. Ils voient bien que des prises de courant

sont cassées, mais qu'est-ce qu'ils disent ? Ils disent : « Tiens, les prises de courant sont cassées », et ils passent. Si l'aspirateur est cassé, ils ne le verront pas. Ils ne voient rien de ça. De même que les enfants, rien. Donc, le comportement de la femme est impénétrable pour l'homme. Si la femme manque de faire une chose, si elle oublie, ou si elle se venge par exemple, en n'achetant pas des prises de courant, les hommes ne le verront pas. Ou ils se diront qu'elle a ses raisons de ne pas aller acheter les prises de courant ou de ne pas faire réparer l'aspirateur et qu'il serait indélicat de lui demander lesquelles. Sans doute ont-ils peur de se trouver brusquement devant leur désespoir, d'en être envahis à leur tour, terrassés. On vous dit : les hommes « s'y mettent » maintenant. On ne sait pas très bien ce qu'il en est. Les hommes essayent de « s'y mettre », – dans le pétrin matériel – ça c'est sûr. Mais je ne sais pas trop quoi en penser. J'ai un ami qui fait la cuisine, le ménage. Sa femme ne fait rien. Elle a un dégoût profond pour le ménage. La cuisine, elle ne sait pas la faire du tout. Alors mon ami élève les enfants, il fait la cuisine, il lave par terre, il fait les courses, les lits, toutes les corvées. Et de plus, il fait un travail pour gagner la vie de sa femme et des enfants. Sa femme voulait être loin du bruit et avoir des amants quand ça lui plaisait. Alors elle a pris une petite maison à côté de la maison où habite l'homme avec ses deux enfants. C'est une chose qu'il admet, pour la garder, elle est la mère de ses enfants. Il accepte tout. Il ne souffre plus. Que dire de ça ? Moi j'ai une réaction d'un léger dégoût devant un homme de devoir aussi considérable.

On me dit que les hommes font très souvent les gros travaux et qu'on les trouve aux rayons des outils, dans les grands magasins. Je ne réponds pas à ces choses-là, parce que les gros travaux, c'est du sport pour les hommes. Couper des arbres, c'est, au sortir du bureau, un genre de sport, c'est pas un travail. Un homme de force moyenne, de taille ordinaire, si on lui dit ce qu'il faut faire, il le fait. Laver deux assiettes, il le fait, faire les courses : il le fait. Il a cette tendance désastreuse de croire qu'il est un héros quand il achète les pommes de terre. Mais peu importe.

On me dit que j'exagère. On me dit tout le temps : Vous exagérez. Vous croyez que c'est le mot ? Vous dites, idéalisation, que j'idéaliserais la femme ? C'est possible. Qui le dit ? Ça ne lui fait pas de mal à la femme, qu'on l'idéalise.

Vous pouvez penser ce que vous voulez de ce que je raconte-là. Je dois vous tenir un langage inintelligible puisque je vous parle du travail de la femme. Le principal c'est de parler d'elle et de sa maison et de l'entour de la femme, de sa gérance du bien.

Un homme et une femme c'est quand même différent. La maternité

ce n'est pas la paternité. Dans la maternité la femme laisse son corps à son enfant, à ses enfants, ils sont sur elle comme sur une colline, comme dans un jardin, ils la mangent, ils tapent dessus, ils dorment dessus et elle se laisse dévorer et elle dort parfois tandis qu'ils sont sur son corps. Rien de pareil ne se produira dans la paternité.

Mais peut-être que la femme secrète son propre désespoir tout au long de ses maternités, de ses conjugalités. Qu'elle perd son royaume dans le désespoir de chaque jour, cela au cours de toute sa vie. Que ses aspirations de jeunesse, sa force, son amour s'écoulent d'elle par justement les plaies faites et reçues dans la plus pure légalité. Peut-être que c'est ainsi. Que la femme relève du martyre. Que la femme complètement épanouie dans la démonstration de son savoir-faire, de sa sportivité, de sa cuisine, de sa vertu, elle est à jeter par les fenêtres.

Il y a des femmes qui jettent. Je jette beaucoup.

Pendant quinze ans, j'ai jeté mes manuscrits aussitôt que le livre était paru. Si je cherche pourquoi, je crois que c'était pour effacer le crime, le dévaloriser à mes propres yeux, pour que je « passe mieux » dans mon propre milieu, pour atténuer l'indécence d'écrire quand on était une femme, il y a de cela à peine quarante ans. Je gardais les restes des tissus de couture, des restes des aliments, mais pas ça. Pendant dix ans, j'ai brûlé mes manuscrits. Puis un jour on m'a dit : « Garde-les pour ton enfant plus tard, on ne sait jamais. »

C'était dans la cheminée de la salle de Neauphle que ça se passait. Il s'agissait de la destruction capitale, celle par le feu. Ai-je donc su si tôt dans ma vie que j'étais un écrivain ? Sans doute. Je me souviens des lendemains de ces jours-là. La place redevenait nette, virginale. La maison s'éclairait, les tables redevenaient disponibles, lisses, libres, toutes traces effacées.

Avant, les femmes gardaient beaucoup. Elles gardaient les jouets des enfants, leurs devoirs, leurs premières rédactions. Elles gardaient les photos de leur jeunesse. Photos sombres, floues, qui les émerveillaient. Elles gardaient leurs robes de jeune fille, leurs robes de mariée, le bouquet de fleurs d'oranger, mais avant tout, les photographies. Les photos d'un monde que leurs enfants n'avaient pas connu, valables pour elles seules.

L'envahissement de la maison par la marée des biens matériels provient aussi et peut-être avant tout, des soldes, archi-soldes, soldes soldés qui régulièrement inondent Paris, dans un rituel qui dure sans doute depuis longtemps. Le blanc, les méventes de l'été en automne, les méventes de l'automne en hiver, toutes choses que les femmes achètent comme on se drogue, parce que c'est bon marché et non pas

parce qu'elles en ont besoin, toutes ces « folies », souvent, sont mises au rancard dès l'arrivée dans leur maison. Elles disent : « Je ne sais pas ce qui m'a pris... » Comme elles le diraient d'une nuit passée à l'hôtel avec un inconnu.

Dans les siècles qui ont précédé, les femmes avaient pour la plupart d'entre elles, deux à trois caracos, une camisole, deux jupons ; en hiver elles portaient le tout sur elles, en été ces vêtements tenaient dans un carré de coton noué aux quatre coins. C'est avec ça qu'elles partaient se louer ou se marier. Maintenant les femmes doivent avoir deux cent cinquante fois plus d'habits qu'il y a deux cents ans. Mais le séjour de la femme dans la maison reste de même nature. Il s'agit toujours d'une existence comme écrite, déjà décrite, même à ses propres yeux. D'un rôle en quelque sorte, dans le sens habituel du terme mais qu'elle se jouerait inévitablement et sans presque en avoir conscience : ainsi, dans le théâtre de la solitude profonde qui est pendant des siècles celui de sa vie, de cette façon, la femme voyage. Ce voyage, il n'est pas les guerres ni la croisade, il est dans la maison, la forêt, et dans sa tête criblée de croyances, souvent infirme, malade. C'est dans ce cas qu'elle est promue sorcière, comme vous l'êtes, comme je le suis, et qu'on la brûle. Pendant certains étés, certains hivers, certaines heures de certains siècles, les femmes se sont en allées avec le passage du temps, la lumière, les bruits, le furetage des bêtes dans les fourrés, les cris des oiseaux. L'homme n'est pas au courant de ces départs des femmes. L'homme ne peut pas être au courant de ces choses-là. L'homme est occupé à un service, à un métier, il a une responsabilité qui ne le quitte jamais, qui fait qu'il ne sait rien des femmes, rien de la liberté des femmes. Très tôt dans l'histoire, l'homme n'a plus de liberté. Très longtemps au cours des siècles les hommes qui sont proches des femmes ce sont des valets de ferme ; ils sont souvent arriérés, rieurs, roués de coups, impuissants. Ils sont là au milieu des femmes à les faire rire et elles, elles les cachent, elles les sauvent de la mort. A certaines heures des jours de ces siècles, des oiseaux solitaires criaient dans le noir clair d'avant la disparition de la lumière. Déjà, la nuit tombait vite ou lente, c'était selon les jours de la saison, selon l'état du ciel ou celui de la peine affreuse ou légère qu'on avait au cœur.

Les chaumières devaient être solides dans la forêt contre les loups, les hommes. On est en 1350 par exemple. Elle a vingt ans, trente ans, quarante ans, pas plus. Elle ne va encore que très rarement au-delà de cet âge. Dans les villes il y a la peste. Elle a faim tout le temps. Peur. C'est la solitude qui s'écoule autour de la forme famélique, qui fonde le règne. Ce n'est pas la faim ni la peur. Michelet ne peut pas penser à nous tellement nous sommes maigres, rachitiques. Nous faisons dix

enfants pour en garder un. Notre mari est loin.

Quand serons-nous lassées de cette forêt-là de notre désespoir ? De ce Siam ? De l'homme qui mettait le premier le feu au bûcher ?

Pardonnez-nous d'en parler si souvent.

Nous sommes là. Là où se fait notre histoire. Pas ailleurs. Nous n'avons pas d'amants sauf ceux du sommeil. Nous n'avons pas de désirs humains. Nous ne connaissons que le visage des bêtes, la forme et la beauté des forêts. Nous avons peur de nous-mêmes. Nous avons froid à notre corps. Nous sommes faites de froid, de peur, de désir. On nous brûlait. On nous tue encore au Koweït et dans les campagnes de l'Arabie.

Il y a aussi des maisons trop bien faites, qui sont trop bien pensées, sans incident aucun, pensées à l'avance par des spécialistes. Par incident, j'entends l'imprévisible que révèle l'usage de la maison. La salle à manger est grande parce que c'est là qu'on reçoit les invités, mais la cuisine est petite, de plus en plus petite. Mais on y mange toujours, on s'y entasse – quand l'un sort tous les autres doivent se lever mais on ne l'a pas abandonnée.

On voudrait désapprendre aux gens à manger dans la cuisine et c'est là qu'ils se retrouvent, qu'ils vont tous le soir venu, c'est là qu'il fait chaud et qu'on reste avec la mère qui fait la cuisine tout en parlant. L'office, là où on fait le linge, la lingerie, ça n'existe plus non plus et c'est pourtant irremplaçable, comme les cuisines larges, les cours.

Maintenant, vous ne pouvez plus faire le plan de votre maison, c'est mal vu, on vous dit : « C'était bon avant ça, maintenant il y a des spécialistes qui font ça et ils le font donc mieux que vous. »

J'éprouve un grand dégoût à voir se développer ce genre de sollicitude. En général les maisons modernes manquent de ces pièces qui sont les phases complémentaires des propositions principales que sont la cuisine, la chambre à coucher. Je parle ici des pièces où ranger la dépense. On se demande comment s'en passer, où mettre le repassage, les provisions, la couture, les noix, les pommes, les fromages, les machines, les outils, les jouets, etc.

De même les maisons modernes manquent de couloirs pour les enfants, courir ou jouer, pour les chiens, les parapluies, les manteaux, les cartables, et puis n'oublions pas : les couloirs c'est l'endroit où roulent ces petits enfants quand ils sont exténués, c'est là où ils s'endorment, où on va les ramasser pour les mettre au lit, c'est là qu'ils vont quand ils ont quatre ans et qu'ils en ont marre des grands,

de leur philosophie, de tout, c'est là qu'ils vont quand ils doutent d'eux-mêmes, qu'ils pleurent sans crier sans rien demander.

La maison manque toujours de place pour les enfants, toujours, dans tous les cas, même celui de châteaux. Les enfants ne regardent pas les maisons, mais ils les connaissent, les recoins, mieux que la mère, ils fouillent les enfants. Ils cherchent. Les enfants ne regardent pas les maisons, ils ne les regardent pas plus que les parois de chair qui les enferment lorsqu'ils ne voient pas encore, mais ils les connaissent. C'est quand ils quittent la maison qu'ils la regardent.

Je voudrais aussi parler de l'eau, de la propreté des maisons. Une maison sale c'est terrible, ce n'est là que pour la femme sale, l'homme sale, les enfants sales. On ne peut pas l'habiter si on n'est pas de la famille sale. Une maison sale ça signifie autre chose pour moi, un état dangereux de la femme, un état d'aveuglement, elle a oublié qu'on pouvait voir ce qu'elle a fait ou ce qu'elle ne fait pas, elle est sale sans le savoir. Les vaisselles superposées, la graisse, toutes les casseroles sales. J'ai connu des gens qui attendaient les asticots dans la vaisselle sale pour la laver.

Certaines cuisines effraient, désespèrent. Ce qu'il y a de pire, c'est les enfants élevés dans la saleté, ils restent sales pour le reste de leur vie. Les petits bébés sales sont ce qu'il y a de plus sale.

Aux colonies, la saleté était mortelle, elle amenait les rats et les rats amenaient la peste. Comme les piastres – en papier – amenaient la lèpre.

Pour moi la propreté est donc aussi une sorte de superstition. Quand on me parle de quelqu'un je demande toujours si c'est une personne propre, même maintenant, je le demande comme je demanderais si c'est une personne intelligente ou sincère, ou honnête.

J'ai hésité à garder le texte sur la propreté dans *L'Amant*, je ne sais pas bien pourquoi. On était toujours dans l'eau dans notre enfance aux colonies, on se baignait dans les rivières, on se douchait avec l'eau des jarres matin et soir, on était pieds nus partout sauf dans la rue, mais c'était quand on lavait la maison à grands seaux d'eau avec les enfants des boys que c'était la fête de la grande fraternité entre les enfants des Boys et les enfants des Blancs. Ces jours-là ma mère riait de plaisir. Je ne peux pas penser à mon enfance sans penser à l'eau. Mon pays natal c'est une patrie d'eaux. Celle des lacs, des torrents qui descendaient de la montagne, celle des rizières, celle terreuse des rivières de la plaine dans lesquelles on s'abritait pendant les orages. La pluie faisait mal tellement elle était drue. En dix minutes le jardin était noyé. Qui dira jamais l'odeur de la terre chaude qui fumait après la pluie. Celle de certaines fleurs. Celle d'un jasmin dans un jardin. Je suis quelqu'un

qui ne sera jamais revenu dans son pays natal. Sans doute parce qu'il s'agissait d'une nature, d'un climat, comme faits pour les enfants. Une fois qu'on a grandi, ça devient extérieur, on ne les prend pas avec soi ces souvenirs-là, on les laisse là où ils ont été faits. Je ne suis née nulle part.

Dernièrement on a dû casser le sol de la cuisine – ici en France, à Neauphle – pour faire une marche supplémentaire. La maison s'enfonce. C'est une très vieille maison qui est près d'un étang, la terre est meuble et très humide et la maison s'enfonce peu à peu, ça fait que la première marche de l'escalier était devenue trop haute, fatigante. Le maçon a dû creuser un trou pour retrouver la partie empierrée, elle allait en descendant, on a creusé encore ça descendait toujours, très fort, mais vers quoi ? c'était quoi ? La maison était construite sur quoi ? On a arrêté de creuser, d'aller voir. On a refermé. On a cimenté. On a fait la marche supplémentaire.

Cabourg

C'était au bout de la grande digue de Cabourg vers le port des yachts. Sur la plage l'enfant faisait voler un cerf-volant chinois comme dans *L'Été 80*. Cet enfant ne bougeait pas de la place où il était. Autour de lui d'autres enfants jouaient au ballon. On était assez loin, sur la terrasse. Il y avait du vent et le soir venait. L'enfant ne bougeait pas, à un tel point qu'on a commencé à trouver son immobilité insupportable, puis douloureuse. A force de scruter, de le scruter, de creuser l'image, on a vu ce qu'il y avait. L'enfant avait les deux jambes paralysées, maigres comme des bâtons. Quelqu'un devait passer le ramasser sans doute. Des enfants s'en allaient déjà. L'enfant continuait à jouer avec le cerf-volant. Quelquefois on dit je vais me tuer, et puis on continue le livre. Quelqu'un a dû venir avant la nuit ramasser l'enfant. Le cerf-volant dans le ciel signalait l'endroit où il se trouvait, on ne pouvait pas se tromper.

Des animaux

Des animaux, je voudrais tellement en avoir, beaucoup et différents. C'est impossible à Paris de posséder une vache, aussi impossible que d'être fou. Une vache à Paris attachée à la porte des immeubles c'est l'asile psychiatrique le lendemain matin et pour la vache et pour le propriétaire. J'ai vu la semaine dernière à la télévision une grande ourse sortir de dessous les glaces de l'Arctique. Elle a sorti la tête, elle a regardé. Elle s'est hissée hors de son trou et elle est tombée, faible. Elle a eu trois petits dans l'hiver 86 cette grande ourse et elle n'a pas bougé, elle n'a pas mangé pendant trois mois. Ses trois petits sont très solides et très bien nourris de son lait. Elle, elle est à bout de forces. Elle sort une minute le premier jour, dix minutes le deuxième, etc. Au bout d'une semaine elle descend en roulant sur elle-même jusqu'à la mer. Elle nage tout en regardant le trou duquel les petits sont interdits de sortir. Elle ne traîne pas, elle mange la moitié d'un petit phoque, elle amène l'autre partie aux enfants. Elle est grande comme le général de Gaulle, elle y fait penser. Superbe. A cent mètres de son trou il y a un mâle qui regarde. Elle s'arrête elle le regarde à son tour. Il file, terrorisé.

Trouville

Trouville. C'est ma maison maintenant. Ça a supplanté Neauphle et Paris. C'est là que j'ai connu Yann. Il arrive par la cour, dégingandé, maigre. Il marche vite, il est dans une période dépressive. Il est pâle. Il a peur d'abord. Puis la peur passe. Je lui montre la mer. C'est un luxe incroyable de pouvoir la voir du balcon. Quand on bombarde les villes, il reste toujours des ruines, des cadavres. Dans la mer vous jetez une bombe atomique et dix minutes après la mer reprend sa forme. On ne peut pas modeler l'eau. Tandis que j'écris que Yann est arrivé chez moi en 1980, Yann est en train de téléphoner. Il passe dix heures par jour à téléphoner, il est en pleine période téléphonique. Quatre mille neuf cent cinquante francs pour le mois d'août. Il téléphone à des gens qu'il ne connaît pas. Et aussi à des gens qu'il n'a vus qu'une fois dans sa vie. Et aussi en Autriche, en Allemagne, en Italie, à des gens qu'il n'a pas vus depuis dix ans. A chaque coup de téléphone il hurle de rire. C'est très difficile de travailler. Après il part marcher dans les collines. Quelquefois il appelle untel trois jours de suite après c'est fini, il abandonne. Souvent pour une réflexion que la personne a faite, genre : « Sans ma femme je n'en serais pas là où j'en suis », qui est l'humble propos de tous les grands hommes du siècle depuis Dumézil jusqu'à de Gaulle.

L'étoile

La mort, la venue vers soi de la mort, c'est aussi ce souvenir. C'est comme le présent. C'est entièrement là, comme le souvenir de ce qui est arrivé, comme de celui qui va arriver, les printemps des années passées, amoncelés, et celui qui vient, une feuille à la fois, au bord d'être là, avec nous. C'est, de même, l'explosion de cette étoile qui s'est produite il y a cent soixante-quatorze millions d'années et qui a été visible de la terre un jour de février de 1987 à une heure donnée de la nuit aussi précise que celle de la sortie de la feuille à une certaine heure du jour. La mort c'est aussi ce présent-là, l'idée qu'on aurait pu ne pas en avoir connaissance.

L'uniforme M.D.

Madeleine Renaud, elle, c'est Yves Saint-Laurent qui l'habille, il lui fait des robes, on les lui met et allez hop, elle circule avec. On se demande si elle sait que la robe qu'elle a sur elle est nouvelle. Elle sait moins de choses, désormais, Madeleine. Nous nous aimons elle et moi, beaucoup, je crois qu'elle le sait encore. Souvent je me dis que nous sommes deux, Madeleine et moi à ne pas être coquettes. Mais c'est plus compliqué que ça. J'ai un uniforme depuis maintenant quinze ans, c'est l'uniforme M.D., cet uniforme qui a donné, paraît-il, un look Duras, repris par un couturier l'année dernière : le gilet noir, une jupe droite, le pull-over à col roulé et les bottes courtes en hiver. J'ai dit : pas coquette, mais c'est faux. La recherche de l'uniforme est celle d'une conformité entre la forme et le fond, entre ce qu'on croit paraître et ce qu'on voudrait paraître, entre ce qu'on croit être et ce qu'on désire montrer de façon allusive dans les vêtements qu'on porte. On la trouve sans la chercher vraiment. Une fois trouvée, elle est définitive. Et elle finit par vous définir. Enfin c'est fait. C'est une commodité. Je suis très petite. De ce fait la plupart des vêtements que portent la très grande majorité des femmes, je n'ai pas pu les porter. Toute ma vie a été marquée par cette difficulté, ce problème ; ne me signaler en rien dans le vêtement afin de ne pas attirer l'attention sur le cas d'une femme très petite. Faire en sorte que les gens ne se posent plus de questions sur ma taille en mettant toujours les mêmes habits. De telle sorte que ce soit plutôt l'uniformité de l'habit qu'ils remarquent, pas la raison de la chose. Je ne porte plus de sac. Ma vie a changé à cause de ça. Mais même avant le gilet, c'était un peu pareil, un peu différemment pareil.

Moi ce n'était pas la peine que je me recouvre de beaux habits parce que j'écrivais. C'est valable même avant d'écrire, ces choses-là. Les hommes aiment les femmes qui écrivent. Ils ne le disent pas. Un écrivain c'est la terre étrangère.

Comme ça vous savez tout.

Le corps des écrivains

Le corps des écrivains participe de leurs écrits. Les écrivains provoquent la sexualité à leur endroit. Comme les princes et les gens de pouvoir. Les hommes, c'est comme s'ils avaient couché avec notre tête, pénétré notre tête en même temps que notre corps. Il n'y a pas eu d'exception quant à moi. Chez les amants qui n'étaient pas des intellectuels, cette espèce de fascination jouait aussi. Pour un ouvrier, la femme qui fait des livres c'est ce qu'il n'aura jamais. C'est comme ça partout dans le monde, pour tous les écrivains hommes et femmes mêlés. Ce sont des objets sexuels par excellence. Il m'est arrivé, très jeune, d'être attirée par des hommes âgés, parce qu'ils étaient des écrivains. Je n'ai jamais pu concevoir la sexualité sans l'intelligence, et l'intelligence sans une sorte d'absence à soi-même. Beaucoup d'intellectuels sont des amants maladroits, timides, et effrayés, distraits. Ça m'était égal du moment que, loin de moi, ils étaient des écrivains également distraits de leur propre corps. J'ai remarqué que les écrivains qui font superbement l'amour sont beaucoup moins de grands écrivains que ceux qui le font moins bien et dans la peur. Le talent, le génie appellent le viol, ils l'appellent comme ils appellent la mort. Les faux écrivains n'ont pas ces problèmes. Ils sont sains et on peut aller avec eux en toute sécurité. Dans les couples d'écrivains, la femme pour parler de leur métier dit : Mon mari est un écrivain. Le mari dit : Ma femme écrit aussi. Les enfants disent : Mon papa il fait des livres, ma maman aussi quelquefois.

Alain Veinstein

C'est des jours mauvais pour moi en ce moment, c'est la fin du livre, il y a cette solitude comme si le livre fermé continuait ailleurs en moi et qu'il m'échappe de nouveau. Je ne peux pas en parler. Tout au long de l'émission d'Alain Veinstein à France Culture hier soir 25 novembre, deux heures ça a duré, je ne pouvais pas faire une phrase comme si j'étais devenue aphasique, c'était impressionnant. A. Veinstein attendait le temps qu'il fallait, je finissais toujours par dire quelque chose. Puis je m'arrêtais de nouveau. Je me suis demandé ce qui avait bien pu m'arriver, de quoi je sortais, de quel cauchemar. Je ne le sais pas bien. Il y a eu cette histoire bien sûr. Il m'est arrivé cette histoire à soixante-cinq ans avec Y.A., homosexuel. C'est sans doute le plus inattendu de cette dernière partie de ma vie qui est arrivé là, le plus terrifiant, le plus important. Ça ressemble à ce qui se passe dans *La Douleur*. Mais dans ce cas ici l'homme est présent, je ne l'attends pas, il n'est pas dans les camps, il est là, il me garde contre la mort, c'est ce qu'il fait, il veut l'ignorer. Il ne le sait pas, il le croit. Une chose est claire, c'est que ni lui ni moi ne supportons l'idée de continuer à vivre après la mort de l'autre. Nous savons que nous nous aimons. Nous nous taisons. C'est inabordable, même pour nous. Il n'y a pas eu que cette histoire, il y a eu ce livre éreintant et Yann sur les chemins du livre, comme un fou, se jetant sur le livre comme pour empêcher qu'il s'écrive et – cela faisant – incitant son écriture.

A l'Hôpital Américain pendant ce coma, il y avait des éclaircies et je le voyais près de moi, c'était à de très rares instants, très courts, je voyais qu'il me désirait. Je le lui ai demandé, je le lui ai dit : « Dans ce coma comme tu ne savais pas si j'allais survivre tu me désirais. » Il m'a dit : « Oui c'est vrai. » On a parlé sans tirer de conclusion. Je ne pouvais plus parler, je ne pouvais plus écrire. Je ne pouvais plus même tenir une cuillère, je bavais j'en mettais partout. Je ne savais plus marcher. Je me trompais. Je tombais. C'était cette femme-là qu'il désirait et qu'il aimait d'amour Y.A.

Les forêts de Racine

Quand je suis à Trouville je ne peux pas imaginer que je puisse retourner à Paris. Je ne sais plus ce que j'y ferais. Je ne vois plus que très peu de gens. C'est beaucoup plus grave que ce que je dis là. Beaucoup plus. Je ne sais plus vivre à Paris. On se met dans des situations comme ça, sans prudence et puis voilà. Je ne peux même pas voir à deux jours de distance le déroulement de ma vie. Ni sans cet homme ni avec lui, comme dans les histoires différentes de la nôtre. C'est vrai, je confirme ce que je disais à Veinstein, il ne s'agit pas de souffrance mais de la confirmation d'un désespoir initial, d'enfance presque, on pourrait dire, juste, comme si tout à coup on retrouvait la connaissance de l'impossible qu'on avait à huit ans, devant les choses, les gens, devant la mer, la vie, devant la limitation de son propre corps, devant les arbres de la forêt auxquels on ne pouvait pas accéder sans risquer de se tuer, devant les départs sur les paquebots de ligne comme pour toujours, toujours, devant la mère qui pleure le père mort dans un chagrin que l'on sait enfantin et qui cependant peut nous l'enlever. La splendeur de l'âge ça doit être ça. Je n'y suis pas encore mais j'en approche. C'est sur cette évidence que les gens se trompent quand ils n'inaugurent pas un comportement qui leur est personnel. Ma mère a toujours pleuré dans des circonstances données, elle a ri comme il faut le faire à la fin des banquets des grasses plaisanteries des hommes.

Quand elle était comme tout le monde c'était parfois si terrible pour nous qu'à son retour vers nous il fallait comme le lui pardonner. On était distant avec elle. Quand elle revenait des fêtes où elle avait fait accroire qu'elle s'était amusée, on savait qu'elle ne s'était pas amusée, qu'elle avait péri d'ennui. Elle faisait tout ce qu'il fallait pour être comme les autres mais auprès de nous ça n'a jamais fonctionné. On savait qu'elle était ailleurs, là où elle ne savait pas qu'elle était, dans cet état divin hors duquel nous ne pouvions pas la voir. Elle participait du divin et nous nous étions seuls à le savoir. Si on sait que Van Gogh participe du divin, comme Matisse, Nicolas de Staël, Monet, c'est à cause de l'enfance qu'on a traversée qu'on le sait, de cette scrutation inlassable d'une profondeur vertigineuse qu'on opère sur notre mère. Je voudrais bien mêler Van Gogh et les autres à cette histoire de Yann parce que cette histoire de Yann aussi participe du divin. La musique aussi, c'est le divin. Il faut beaucoup chercher pour le trouver dans l'écrit, je l'ai trouvé : le vent du divin souffle dans les grandes forêts de Racine. Sur les cîmes de la grande forêt racinienne. C'est Racine

mais pas détaillé, pas lu, pensé. C'est la musique de Racine. C'est la musique qui parle. Ce n'est pas autre chose, on s'y trompe beaucoup ; c'est Mozart, Racine aussi, à un point criant.

Le train de Bordeaux

Une fois, j'avais 16 ans. J'avais encore à cet âge-là une allure d'enfant. C'était au retour de Saïgon, après l'amant chinois, dans un train de nuit, le train de Bordeaux, vers 1930. J'étais là avec ma famille, mes deux frères et ma mère. Il y avait je crois deux ou trois autres personnes dans le wagon de troisième classe à huit places et il y avait aussi un homme jeune en face de moi qui me regardait. Il devait avoir trente ans. Ça devait être l'été. J'avais toujours ces robes claires des colonies et les pieds nus dans des sandales. Je n'avais pas sommeil. Cet homme me questionnait sur ma famille, et je racontais comment on vivait aux colonies, les pluies, la chaleur, les vérandah, la différence avec la France, les randonnées dans les forêts, et le bachot que j'allais passer cette année-là, des choses comme ça, de conversation habituelle dans un train quand on déballe toute son histoire et celle de sa famille. Et puis tout à coup voilà, on s'est aperçu que tout le monde dormait. Ma mère et mes frères s'étaient endormis très vite après le départ de Bordeaux. Je parlais bas pour ne pas les réveiller. S'ils m'avaient entendu raconter les histoires de la famille ils m'auraient interdit de le faire à coups de cris, de menaces, de hurlements. De parler ainsi tout bas avec l'homme seul ça avait endormi les trois ou quatre autres passagers du wagon. Ce qui fait qu'on était seuls à être réveillés cet homme et moi. Et c'était de cette façon que ça avait commencé tout à coup, au même moment, exactement, et brutalement dans un seul regard. A cette époque-là on ne disait rien de ces choses-là, surtout dans ces circonstances. Tout à coup on n'a plus pu se parler. On n'a plus pu se regarder non plus, on a été sans plus de forces, foudroyés. C'est moi qui ai dit qu'il nous fallait dormir pour ne pas être trop fatigués le lendemain matin à l'arrivée à Paris. Il était près de la porte, il a éteint la lumière. Entre lui et moi il y avait une place vide. Je me suis allongée sur la banquette, j'ai replié mes jambes et j'ai fermé les yeux. J'ai entendu qu'il ouvrait la porte. Il est sorti et il est revenu avec une couverture de train qu'il a étalée sur moi. J'ai ouvert les yeux pour lui sourire et lui dire merci. Il a dit : « La nuit, dans les trains, ils éteignent le chauffage et il fait froid vers le matin. » Je me suis endormie. J'ai été réveillée par sa main douce et chaude sur mes jambes, très lentement elle les déplaçait et elle essayait de remonter vers mon corps. J'ai ouvert les yeux à peine. J'ai vu qu'il regardait les gens du wagon, qu'il les surveillait, qu'il avait peur. Dans un mouvement très lent j'ai avancé mon corps vers lui. J'ai posé mes pieds contre lui. Je les lui ai donnés.

Il les a pris. Les yeux fermés je suivais tous ses mouvements. Ils étaient lents d'abord, puis ils ont été de plus en plus ralentis, contenus jusqu'à la fin, l'abandon à la jouissance, aussi éprouvant que s'il avait hurlé.

Il y a eu un long moment où rien ne s'est passé sauf le bruit de ce train. Il est allé plus vite et ce bruit est devenu assourdissant. Puis de nouveau il a été supportable. Sa main est arrivée sur moi. Elle était hagarde, encore chaude, elle avait peur. Je l'ai gardée dans la mienne, Puis je l'ai lâchée, je l'ai laissé faire.

Le bruit du train est revenu. La main s'est retirée, elle est restée loin de moi pendant un long moment, je ne sais plus, j'ai dû tomber dans le sommeil.

Elle est revenue.

Elle caresse le corps tout entier et puis elle caresse les seins, le ventre, les hanches, dans une sorte d'humeur de douceur parfois exaspérée par le désir qui revient. Elle s'arrête par à-coups. Elle est sur le sexe, tremblante, prête à mordre, brûlante de nouveau. Et puis elle repart. Elle se fait une raison, elle s'assagit, elle se fait gentille pour dire adieu à l'enfant. Autour de la main, le bruit du train. Autour du train, la nuit. Le silence des couloirs dans le bruit du train. Les arrêts qui réveillaient. Il est descendu dans la nuit. A Paris quand j'ai ouvert les yeux, sa place était vide.

Le livre

Le livre, c'est l'histoire de deux personnes qui aiment. C'est ça : qui aiment sans en être prévenues. Ça se passe en dehors du livre. Je dis là quelque chose que je n'ai pas voulu dire dans le livre, mais que je ne devais pas oublier de dire maintenant, même si c'est un peu difficile de trouver les mots pour le faire. Cet amour se tient dans l'impossibilité d'être écrit. C'est un amour qui n'est pas encore atteint par l'écriture. Il est trop fort, plus fort que ces gens. Il n'est pas du tout organisé. Il se vit la nuit et la plupart du temps dans le sommeil. Non, tout amour qui commence, en général, s'organise, et même autour d'un empêchement central à le vivre, il le fait, il se crée des habitudes, des mœurs, les gens mangent, dorment, ils se baisent, ils se disputent, se réconcilient, ils font des tentatives de suicide, ils ont de la tendresse l'un pour l'autre parfois, parfois ils se quittent, reviennent, parfois aussi ils parlent d'autre chose, ils ne pleurent pas tout le temps. Ici, ils ne font rien, ils ne font pas l'amour, ils attendent dans le noir, quelquefois il veut la tuer. Je crois moi qu'il aurait dû la tuer, qu'il devait y arriver mais ça m'est apparu comme une solution un peu forcée, précoce. Je peux dire qu'il s'agit d'un amour absurde sans sujets, comme le sourire d'Alice est sans visage à travers le miroir, mais ce serait abstrait, faux. Non je reviens à ce que je disais, que c'est un amour qui aime déjà, qui envahit et qui reste en deçà de tout ce qu'on pourrait en dire pour des raisons d'ordre religieux et qui de ce fait pourrait être proche d'un besoin de souffrance, d'une raison obscure d'avoir à souffrir pour se rappeler d'une absence sans image, sans visage, sans voix mais qui emporte le corps tout entier, comme sous l'effet de la musique, vers l'émotion qui accompagne la délivrance d'on ne sait quel poids formel.

Oui ce livre est l'histoire d'un amour non avoué entre des gens qui sont empêchés de dire qu'ils s'aiment par une force qu'ils ignorent. Et qui s'aiment. Ça n'est pas clair. Ça ne peut pas se déclarer. Ça fuit tout le temps. C'est impuissant. Et pourtant c'est là. Dans une confusion qu'ils ont en commun qui leur est personnelle et qui est l'identité de leur sentiment. Est-ce qu'ils aperçoivent quelque chose de ce qui se passe entre eux et qui les lie ? Je ne sais pas. Ils savent plus que les autres dans le sens du silence à faire sur l'amour mais ils ne savent pas le vivre. Ils vivent à la place une autre histoire comme s'ils étaient d'autres gens. Quand on dit que les gens s'aiment, en général ils s'aiment d'amour. Ici ce sont des gens qui ne savent pas s'aimer et qui

vivent un amour. Mais le mot ne leur vient pas aux lèvres pour le dire ni le désir au sexe pour l'exprimer, le vider, et pouvoir ensuite bavarder et boire de l'alcool. Non. Que les pleurs.

Ces personnes, du livre, je les connais, je ne connais pas leur histoire, comme je ne connais pas mon histoire.

Je n'ai pas d'histoire. De la même façon que je n'ai pas de vie. Mon histoire, elle est pulvérisée chaque jour, à chaque seconde de chaque jour, par le présent de la vie, et je n'ai aucune possibilité d'apercevoir clairement ce qu'on appelle ainsi : sa vie. Seule la pensée de la mort me rassemble ou l'amour de cet homme et de mon enfant. J'ai toujours vécu comme si je n'avais aucune possibilité de m'approcher d'un modèle quelconque de l'existence. Je me demande sur quoi se basent les gens pour raconter leur vie. C'est vrai qu'il y a tellement de modèles de récits qui sont faits à partir de celui de la chronologie, des faits extérieurs. On prend ce modèle-là en général. On part du commencement de sa vie et sur les rails des événements, les guerres, les changements d'adresse, les mariages, on descend vers le présent.

Il y a les livres intangibles, il y a *L'Été 80*, *L'Homme Atlantique*, le Vice-Consul qui crie dans les jardins de Shalimar, la mendicante, l'odeur de la lèpre, *M.D.*, *Loi V. Stein*, *L'Amant*, *La Douleur*, *La Douleur*, *La Douleur*, et *L'Amant*, Hélène Lagonelle, les dortoirs, la lumière du fleuve. *Le Barrage* est devenu intangible, les camouflages, le remplacement de certains facteurs personnels par d'autres qui se prêtaient moins à la curiosité du lecteur et risquaient moins de l'éloigner du récit que moi je voulais qu'il lise, tout s'est intégré à la première histoire qui, elle, a disparu. Cela jusqu'à *L'Amant*. Il y a donc deux petites filles et moi dans ma vie. Celle du *Barrage*. Celle de *L'Amant*. Et celle des photographies de famille. Je n'arrive pas à voir ce qui s'est passé pendant l'écriture de ce dernier livre, au cours de cet été 86 si terrible. Dans cette histoire, déplacée bien sûr, mais qui a été vécue, c'est difficile de découvrir le mensonge, l'endroit où le livre ment, sur quel plan, dans quel adverbe. Il peut ne mentir que dans un seul mot. Je ne crois pas qu'il mente sur le désir. Ça doit toujours se passer de la sorte lorsque l'homme est rebuté par votre corps. Et pourtant ce livre raconte l'histoire qui a été vécue. J'en ai fait un cas particulier et non un cas d'espèce. Le temps de l'écrire était peut-être dépassé, il fallait que je me souvienne d'avoir souffert. La souffrance restait mais toujours égale. L'émotion de même. L'émotion dans *L'Amant* ou dans *La Douleur* est encore tiède, battante. Elle résonne dans ces livres-là, au moindre souffle, les voix aussi je les entends. Ici, non, je n'entends rien, je ne vois rien. Je suis confondue avec ces gens, et ce que je fais c'est raconter une histoire impossible comme je

raconterais une histoire possible entre une femme et un homosexuel, alors que ce que je veux raconter c'est une histoire d'amour qui est toujours possible même lorsqu'elle se présente comme impossible aux yeux des gens qui sont loin de l'écriture – l'écriture n'étant pas concernée par ce genre du possible ou non de l'histoire. Il se peut que j'ai voulu dire cela même que je dis ici mais sans y parvenir, à savoir qu'il n'y a pas eu d'histoire d'amour entre les gens mais de l'amour. Que peut-être, ce que je voulais dire, c'était qu'une fois, aux confins de leurs relations, une certaine nuit, l'amour s'était montré comme un filet de lumière dans l'obscurité. Qu'une fois, à un certain moment, l'histoire était arrivée jusqu'à l'amour.

Si d'écrire faux, même à peine faux, me fait tellement d'effet, c'est que cela doit m'arriver rarement. Je suis sans doute encore trop sous le coup de l'écriture de ce livre pour le savoir. Il faut que je revienne à des sentiments meilleurs envers le livre, que je ne le traite plus comme un objet blessant, hostile, une arme dirigée contre moi. Qu'est-ce qui est arrivé. C'est comme si j'apprenais que tout ne peut pas relever de l'écriture, que celle-ci s'arrête qu'on le veuille ou non devant des portes qui sont fermées alors que je crois le contraire, qu'elle traverse tout, les portes fermées aussi, peu importe la raison pourquoi. Il y a quelque chose dans ce livre comme un essayisme larvé à la Barthes, j'ai des idées, et j'en fais montre et le roman est, parfois, *justifié* comme ceux des prix littéraires. Autrement dit je ne m'en suis pas sortie. J'ai implanté la mer au milieu de l'histoire, un fleuve, mais ça n'a pas été suffisant pour ensauvager l'amour, les gens, ça me concernait trop. C'est resté loin.

Je ne sais pas ce que j'aurais dû faire. Ce qui se passait chaque jour n'était pas ce qui arrivait chaque jour. Il arrivait que ce qui ne se passait pas était ce qui était le plus important de la journée. Quand il n'arrivait rien c'était ce qui donnait le plus à penser. Il aurait fallu entrer dans le livre avec mes bagages, mon visage ravagé, mon âge, mon métier, ma brutalité, ma folie, et toi, tu aurais dû rester de même dans le livre, avec tes bagages, ton visage lisse, ton âge, ton oisiveté, ta brutalité terrible, ta folie, ton angélisme fabuleux. Et ça n'aurait pas été suffisant.

Nous avons fait fi de tous les compromis, de tous les « arrangements » habituels entre les genres, nous avons affronté l'impossibilité de cet amour, nous n'avons pas reculé, nous ne nous sommes pas sauvés, c'était un amour qui venait de très loin, qu'on ne pouvait pas imaginer, il était si étrange, nous nous moquions, nous ne le reconnaissons pas et nous l'avons vécu comme il se présentait, impossible, vraiment, et sans intervenir sans rien faire pour moins en souffrir, sans le fuir, sans le massacrer ni partir. Et ça n'a pas été

suffisant.

Dans la période qui a précédé la livraison du manuscrit jusqu'au dernier jour j'ai cru que je pouvais encore éviter de le donner à éditer mais à ce moment-là j'étais seule à penser ça et c'était trop tard et finalement ils ont eu raison de le publier.

Quillebeuf

Je vous ai dit que Quillebeuf avait déclenché l'envie d'écrire. En fait, c'est l'inverse. C'est parce que j'avais envie d'écrire que l'histoire de Quillebeuf m'a tellement retenue. Mais je vous parle de l'extérieur d'un livre qui n'est pas encore fait. Ecoutez : ce livre-là, issu de Quillebeuf dans le terrain de ma tête il devait précéder ce troisième livre que je viens de finir. C'est maintenant que je devrais le faire si je n'avais pas perdu le manuscrit. Il fallait que je fasse encore un voyage à Trouville pour savoir où j'avais pu le mettre.

Du temps a passé.

Les dix pages perdues ont été retrouvées dans les brouillons du livre qui a paru.

Ce nouveau livre a été terminé en mars 1987, livré à l'éditeur six mois après *Les Yeux bleus*.

Il y a très longtemps que je n'ai pas aimé un livre comme j'aime ce livre-là.

L'homme menti

J'ai essayé récemment de faire un livre qui devait s'appeler *L'Homme menti*. C'était un homme qui mentait. Il mentait tout le temps, à tout le monde à propos des faits de sa vie. Le mensonge arrivait sur ses lèvres avant les paroles pour le dire. Il ne le sentait pas passer. Il ne mentait pas sur Baudelaire ou Joyce, ni non plus pour se vanter ou faire accroire à des aventures qu'il aurait eues. Non, rien de cela. Il mentait sur le prix d'un pull-over, sur un trajet en métro, l'horaire d'un film, une rencontre avec un copain, une conversation rapportée, un menu, un voyage en entier, les noms des villes compris, sur sa famille, sa mère, ses neveux. Ça n'avait aucune espèce d'intérêt. Les premiers temps c'était à devenir fou. Au bout de quelques mois on s'habituaît.

Cet homme était un écrivain merveilleusement doué. Il était très fin, très drôle, très très charmant. C'était un parleur aussi, d'une qualité rare. Un homme né de la bourgeoisie et d'une courtoisie de prince. Elevé par une mère seule, comme un roi devait l'être sans que jamais cela ne pèse le moins du monde sur le naturel, le charme.

Si je parle de lui de cette façon presque irrésistible c'est parce qu'il était un amant, l'amant des femmes. Qu'il avait le don de les voir, de les connaître à travers un seul regard jusqu'à l'essentiel de leur désir. Et d'en être bouleversé comme jamais je n'ai vu. C'est en cela que je voulais en parler, à travers ce don qu'il avait de les « prendre » en lui et de les aimer avant même de connaître leur beauté, leur voix.

Les femmes étaient le principal de la vie de cet homme et beaucoup de femmes, le savaient dès son approche, dès son regard. Cet homme regardait une femme, et il était déjà son amant.

Dans l'amour, il était d'une brutalité à la fois maîtrisée et sauvage, effrayante et polie.

J'ai essayé à plusieurs reprises d'écrire sur cet homme mais alors que je voulais le faire, voici que le mensonge de cet homme me cachait tout de lui y compris son visage, son regard. Et voici que c'est possible tout à coup, pour la première fois.

Il avait loué un appartement pour lui seul. Il s'était réfugié là pour échapper à tout contrôle et de ses amis et de sa famille. Il se voulait jeune, inaltérablement séduisant, avoir une vie de jeune homme, déjeuner d'un croque-monsieur, dîner au restaurant, et avoir les femmes, toutes les femmes, les Françaises de l'hiver, et les jeunes

Anglaises du printemps. L'été, il allait à Saint-Tropez. Il suivait les femmes dans leurs déplacements. C'était ainsi en 1950. Il avait décidé de tout vivre de sa passion des femmes, jusqu'à la douleur, le danger, cela quelqu'âge qu'il eût atteint. Il voulait être terrassé par elles, ne rien perdre de lui-même en proie aux femmes. Faire œuvre de son désir. Celles qu'il avait séduites n'étaient-ce qu'une fois, à travers un regard dans une rue, l'être de son sexe ne les oubliait jamais plus. Quand il était en proie au désir d'une femme déjà en lui désignée, il vivait pour elle la prédilection de la passion. Les autres femmes n'existaient plus. Ces périodes d'amour pour une seule avaient l'intensité d'un amour divin. Dans ce cas il ne décidait de rien. Il ne pouvait pas décider de son désir d'une femme, décider d'une conduite de prudence ou de modération à son endroit. Il ne pouvait que mourir de la vouloir.

C'était un homme magnifique, achevé, dans tous les sens du terme, épuisé de toujours mourir sans en mourir, espérant de la mort autant que de la passion. La seule connaissance qu'il avait de lui-même en passait par les femmes. Les femmes le plongeaient dans une émotion tragique, incontrôlable. Je l'ai vu dans des bars, la nuit, pâlir soudain à l'approche de certaines d'entre elles, comme tout à coup au bord de l'évanouissement. Pendant qu'il la regardait, il perdait le souvenir de toutes les autres. Chacune se présentait à lui comme la seule et la dernière. Et cela a duré jusqu'à sa mort.

Cette mort s'est produite un jour de printemps à Etretat. Il ne meurt pas, de cette mort-là, de cet empêchement abominable. De ne plus avoir le droit de toucher une femme pendant deux ans. Ni de fumer. Ni d'aimer. Ni celui d'embrasser. Sa vie reprend dans ces conditions. Mais l'infarctus a été très grave. Il en mourra dix ans plus tard.

C'était pendant ces deux ans qu'il avait continué à écrire ce livre commencé il y avait pas mal d'années. Un livre d'homme. Très long, des années 50. Il a eu avec ce livre-là le prix français le plus important : le Médicis. Il en a été heureux.

A un ami commun, près de sa mort je crois, cet homme a dit un jour qu'une fois dans sa vie, il avait aimé une femme de façon durable. Qu'il était resté plusieurs années sans la tromper, sans tromper une femme. Et cela sans l'avoir décidé. Pourquoi ? Il ne savait pas. Une fois dans sa vie, une durée avait été atteinte de façon exclusive. Un amour. Pourquoi cela avait-il atteint cette intensité-là avec celle-là plutôt qu'une autre, il ne savait pas.

Il croyait que ce n'était pas à cause de lui mais d'elle probablement. Que ça devait être ainsi, toujours. Que c'était toujours la femme, toujours, de par son désir à elle, qui devait être responsable du lien des amants. De la permanence du désir de la femme dépendait l'amour, l'histoire, le tout. Quand le désir de la femme cessait, celui de

l'homme cessait de même. Ou, s'il ne cessait pas, l'homme devenait misérable, honteux, mortellement atteint, seul.

Il croyait que la femme et l'homme étaient différents mais de façon aussi radicale, dans leur chair, leur désir, leur forme, que s'il s'était agi d'une création différente.

Il est mort dans une chambre d'hôtel louée pour la nuit. Cet hôtel est très près de l'endroit où j'habite. On a dit qu'elle était très belle, très jeune, rousse, des yeux verts comme la femme de son roman, qu'elle venait de se marier, qu'elle s'était toujours refusée à lui jusqu'à ce soir-là.

Elle l'attend. Il arrive en retard. Il prend son temps. Il fume une cigarette. Depuis un an il a recommencé à fumer. Il veut très fort cette femme-là. Il y a des mois et des mois qu'il lui demande d'aller une seule fois avec lui dans une chambre d'hôtel. Elle a cédé. Il est très pâle. Dans une émotion qu'il contient mal. Depuis l'infarctus, à chaque nouvelle femme, il a peur de mourir. Sa mort dure une seconde. Il s'agit d'une mort subite. Il n'a pas le temps de dire que voici la mort. Elle l'a raconté. Tout à coup elle a reconnu la mort au poids du corps, il était en elle déjà. Elle l'a su dans le même instant. Elle s'est sauvée de l'hôtel. En passant elle a dit à la réception qu'il y avait un mort dans telle chambre, qu'il fallait prévenir la police.

Le souvenir est très précis : il marche dans une rue à larges foulées, il est très bien habillé. On revoit les couleurs, les chaussures anglaises à semelles ferrées, un large pull-over moutarde, des pantalons de velours marron clair. Il marche très bien avec une régularité remarquable, il est tout en jambes, le corps léger l'emporte dans la marche heureuse, il ne le retient pas. Il marche. Il regarde. Il a le regard vide du demi-sommeil, et cependant il regarde – c'est comme ça qu'il apparaît lorsque son nom est prononcé : il regarde, il cherche, il se cache derrière son regard. Il guette les femmes de Chanel en proie à l'ennui des après-midi d'hiver.

Une fois, une très jeune femme a demandé à me voir pour que je lui parle de lui. Ce n'était pas celle de l'hôtel. Elle était à peine sortie de la tragédie qu'avait été sa mort pour elle, elle cherchait partout quelqu'un qui soit capable de parler de cet homme d'une façon satisfaisante, de tant d'intelligence, de tant de profondeur, de tant de pureté. Je n'ai presque rien dit.

On s'était connus dans une fête à Noël, où j'avais décidé d'aller seule pour trouver un amant, un soir. Il était parti de la fête avec moi et j'avais reculé, j'avais voulu rentrer. On avait cet ami commun, tout le monde se connaissait dans Paris comme maintenant, il a téléphoné

à cet ami, toujours le même, il lui a demandé de me faire savoir qu'il m'attendrait dans un café donné. Il m'a attendue cinq à six heures par jour dans ce café, assis face à la rue, pendant huit jours. J'ai résisté. Je sortais chaque jour, mais pas de ce côté-là de Paris. Cependant que je mourais de vivre un nouvel amour. Le huitième jour je suis entrée dans le café comme on va à l'échafaud.

Les photographies

C'est pendant les déménagements que les photos se perdent. Ma mère en a fait entre vingt et vingt-cinq au cours de sa vie et c'est là que nos photos de famille se sont perdues. Les photos glissent derrière les tiroirs et elles restent là et, au mieux, on les retrouve au nouveau déménagement. Au bout de cent ans elles se cassent comme du verre. L'ai-je déjà dit ? Un jour j'ai trouvé, c'était vers les années 50, sous le tiroir d'une armoire achetée en Indochine une carte postale datée de 1905 adressée à quelqu'un qui habitait rue Saint-Benoît cette année-là. La photo, sans laquelle on ne peut pas vivre existait déjà dans ma jeunesse. Pour ma mère, la photo d'un enfant petit était sacrée. Pour revoir son enfant petit, on en passait par la photo. On le fait toujours. C'est mystérieux. Les seules photos de Yann que je trouve belles, ce sont celles d'il y a dix ans, quand je ne le connaissais pas. Il y a dans ces photos, ce que je recherche en lui maintenant, l'innocence de ne rien savoir encore, de ne pas savoir ce qui nous arriverait en septembre 1980, en bien ou en mal.

A la fin du XIX^e siècle, on allait se faire photographier chez le photographe du village comme dans *L'Amant*, les habitants de Vinh Long le faisaient – cela pour exister davantage.

Il n'y a pas de photographies de votre arrière-grand-mère. Vous pouvez chercher dans le monde entier, il n'y en a pas. Dès qu'on le pense, l'absence de photographie devient un manque essentiel et même un problème. Comment ont-ils vécu sans photos ? Il n'y a rien qui reste après la mort, du visage et du corps. Aucun document sur le sourire. Et si on avait dit aux gens que la photo viendrait, ils auraient été bouleversés, épouvantés. Je crois qu'au contraire de ce qu'auraient cru les gens et de ce qu'on croit encore, la photo aide à l'oubli. Elle a plutôt cette fonction dans le monde moderne. Le visage fixe et plat, à portée de la main, d'un mort ou d'un petit enfant ce n'est toujours qu'une image pour un million d'images dont on dispose dans la tête. Et le film du million d'images sera toujours le même film. Ça confirme la mort. Je ne sais pas à quoi a servi la photographie dans ses premiers âges, pendant la première moitié du XIX^e siècle, quel était son sens pour l'individu, au cœur de sa solitude, si c'est pour revoir des morts ou si c'est pour se voir lui. Se voir lui je suis sûre. On est toujours soit confondu, soit émerveillé, toujours étonné, devant sa propre photo. On a toujours plus d'irréalité que l'autre. C'est soi qu'on voit le moins, dans la vie, y compris dans cette fausse perspective du miroir, au

regard de l'image composée de soi qu'on veut retenir, la meilleure, celle du visage armé que l'on tente de retrouver quand on pose pour la photo.

Le Coupeur d'eau

C'était un jour d'été, il y a quelques années, dans un village de l'Est de la France, trois ans peut-être, ou quatre ans, l'après-midi. Un employé des Eaux est venu couper l'eau chez des gens qui étaient un peu à part, un peu différents des autres, disons, arriérés. Ils habitaient une gare désaffectée – le T.G.V. passait dans la région – que la commune leur avait laissée. L'homme faisait des petits travaux chez les gens du village. Et ils devaient avoir des secours de la mairie. Ils avaient deux enfants, de quatre ans et d'un an et demi.

Devant leur maison, très près, passait cette ligne du T.G.V. C'étaient des gens qui ne pouvaient pas payer leur note de gaz ni d'électricité, ni d'eau. Ils vivaient dans une grande pauvreté. Et un jour, un homme est venu pour couper l'eau dans la gare qu'ils habitaient. Il a vu la femme, silencieuse. Le mari n'était pas là. La femme un peu arriérée avec un enfant de quatre ans et un petit enfant d'un an et demi. L'employé était un homme apparemment comme tous les hommes. Cet homme je l'ai appelé le Coupeur d'eau. Il a vu que c'était le plein été. Il savait que c'était un été très chaud puisqu'il le vivait. Il a vu l'enfant d'un an et demi. On lui avait ordonné de couper l'eau, il l'a fait. Il a respecté son emploi du temps : il a coupé l'eau. Il a laissé la femme sans eau aucune pour baigner les enfants, pour leur donner à boire.

Le soir même, cette femme et son mari ont pris les deux enfants avec eux et sont allés se coucher sur les rails du T.G.V. qui passait devant la gare désaffectée. Ils sont morts ensemble. Cent mètres à faire. Se coucher. Faire tenir les enfants tranquilles. Les endormir peut-être avec des chansons.

Le train s'est arrêté dit-on.

Voilà, c'est ça l'histoire.

L'employé a parlé. Il a dit qu'il était venu couper l'eau. Il n'a pas dit qu'il avait vu l'enfant, que l'enfant était là avec sa mère. Il a dit qu'elle ne s'était pas défendue, qu'elle ne lui avait pas demandé de laisser l'eau. C'est ça qu'on sait.

Je prends ce récit que je viens de faire et tout d'un coup, j'entends ma voix – Elle n'a rien fait, elle ne s'est pas défendue – C'est ça. On doit le savoir par l'employé des Eaux. Il n'avait pas de raison de ne pas le faire puisqu'elle ne lui a pas demandé de ne pas le faire. Est-ce que c'est ça qu'il faut comprendre ? C'est une histoire qui rend fou.

Je continue. J'essaye de voir. Elle n'a pas dit à l'employé des eaux qu'il y avait les deux enfants, puisqu'il les voyait, les deux enfants, ni que l'été était chaud, puisqu'il y était, dans l'été chaud. Elle a laissé partir le Coupeur d'eau. Elle est restée seule avec les enfants, un moment, et puis elle est allée au village. Elle est allée dans un bistrot qu'elle connaissait. Dans ce bistrot on ne sait pas ce qu'elle a dit à la patronne. Je ne sais pas ce qu'elle a dit. Je ne sais pas si la patronne a parlé. Ce qu'on sait, c'est qu'elle n'a pas parlé de la mort. Peut-être lui a-t-elle raconté l'histoire mais elle ne lui a pas dit qu'elle voulait se tuer, tuer ses deux enfants et son mari et elle-même.

Les journalistes ne sachant pas ce qu'elle avait dit à la patronne du café n'ont pas signalé cet événement. J'entends par « événement » cet instant-là, quand cette femme est partie de chez elle avec ses deux enfants, après qu'elle ait décidé de la mort de toute la famille, dans un but qu'on ignore, de faire quelque chose ou de dire quelque chose, qu'elle avait à faire ou à dire avant de mourir.

Là, je rétablis le silence de l'histoire, entre le moment de la coupure de l'eau et le moment où elle est revenue du café. C'est-à-dire que je rétablis la littérature avec son silence profond. C'est ce qui me fait avancer ; c'est ce qui me fait pénétrer dans l'histoire, sans ça, je reste au-dehors. Elle aurait pu attendre son mari et lui annoncer la nouvelle de la mort qu'elle avait décidée. Mais non. Elle est allée au village, là-bas, dans ce bistrot.

Si cette femme s'était expliquée, ça ne m'aurait pas intéressée. Christine Villemin qui n'est pas capable d'aligner deux phrases, elle me passionne, parce qu'elle a ce que cette femme a aussi : la violence insondable. Il y a une conduite instinctive qu'on peut essayer d'explorer, qu'on peut rendre au silence. Rendre au silence une conduite masculine est beaucoup plus difficile, beaucoup plus faux, parce que les hommes, ce n'est pas le silence. Dans les temps anciens, dans les temps reculés, depuis des millénaires, le silence c'est les femmes. Donc la littérature c'est les femmes. Qu'on y parle d'elles ou qu'elles la fassent, c'est elles.

Donc, cette femme dont on croyait qu'elle ne parlerait pas parce qu'elle ne parlait jamais, elle a dû parler. Elle n'a pas dû parler de sa décision. Non. Elle a dû dire une chose en remplacement de ça, de sa décision et qui, pour elle, en était l'équivalent et qui en resterait l'équivalent pour tous les gens qui apprendraient l'histoire. Peut-être était-ce une phrase sur la chaleur. Elle serait devenue sacrée.

C'est dans ces moments-là que le langage atteint son pouvoir ultime. Quoi qu'elle ait dit à la patronne du bistrot, ses paroles disaient tout.

Ces trois mots, les derniers qui précédaient la mise en œuvre de la mort étaient l'équivalent du silence de ces gens pendant leur vie. Ces paroles personne ne les a retenues.

Ça se passe tous les jours comme ça dans la vie, au moment d'un départ, d'une mort, d'un suicide que les gens ne soupçonnent pas. Les gens oublient ce qui a été dit, ce qui a précédé et aurait dû les alerter.

Ils sont allés tous les quatre se coucher sur les rails du T.G.V. devant la gare, chacun un enfant dans les bras, et ils ont attendu le train. Le Coupeur d'eau n'a eu aucun ennui.

J'ajoute à l'histoire du Coupeur d'eau, que cette femme, – qu'on disait arriérée – savait quand même quelque chose de façon définitive : c'est qu'elle ne pourrait jamais plus, de même qu'elle n'avait jamais pu compter sur quelqu'un pour la sortir de là où elle était avec sa famille. Qu'elle était abandonnée par tous, par toute la société et qu'il ne lui restait qu'une chose à faire, c'était de mourir. Elle le savait. C'est une connaissance terrible, très grave, très profonde qu'elle avait. Donc, même sur l'arriérisme de cette femme, à partir de ce suicide, il faudrait revenir, si on parlait d'elle une fois, ce qu'on ne fera jamais.

C'est sans doute ici pour la dernière fois, que sa mémoire est évoquée. J'allais dire son nom, mais je ne le connais pas.

L'affaire a été classée.

Reste dans la tête la soif fraîche et vive d'un enfant dans l'été trop chaud à quelques heures de la mort et la marche en rond de la jeune mère arriérée attendant l'heure.

Figon Georges

Mon ami Georges Figon avait trente-cinq ans quand il a bénéficié d'une remise de peine. Entre dix-huit ans et trente-cinq ans, il avait passé quatorze ans et sept mois en prison. Il y a dans son histoire quelque chose que je n'accepterai jamais, c'est sa fin, sa mort. J'en reparle ici pour le dire. Quand il a été libéré Figon a été heureux pendant quelques semaines. Ça s'est détraqué d'un seul coup. Un jour l'ennui est tombé sur lui et ne l'a plus quitté où qu'il soit. Rien n'y a fait. Et cela jusqu'à sa mort comprise car c'est de ça qu'il est mort, qu'il s'est fait tuer par la police. Figon est mort de désespoir parce qu'il a compris que l'histoire de sa détention, son histoire de la prison une fois transportée hors de la prison elle ne servait à rien, il était impossible de la raconter à des gens qui n'étaient jamais allés en prison. Que la prison c'était aussi cela, cette dépossession. Hors de Fresnes Figon est tombé dans une solitude définitive. Nous l'avons écouté pendant des heures, des journées, des nuits. Mais aussitôt notre émotion passée, cette histoire qui hantait Figon se retirait de nous et il le savait. Pourquoi ? Parce que sans doute entre celui qui a vécu la chose racontée et celui qui l'écoute il faut des lieux communs de l'existence, par exemple le travail, le métier, la morale, l'appartenance politique, etc. S'il avait fait un livre sur la prison, Figon, ses lecteurs auraient été les prisonniers des prisons qu'il connaissait. Entre la prison et la vie libre si relative soit-elle il n'y a rien en commun, aucune similitude, même lointaine. Même le sommeil est différent, la lecture est différente. Si Figon a été heureux c'est en prison, quand il était bibliothécaire et qu'il fomentait un livre sur la taule comme un casse. Ce livre pour lui devait changer la société. Figon a échoué, il en est mort. Il est mort de ne pas avoir réussi à faire passer aux autres sa connaissance de la prison. L'existence au jour le jour des gens enfermés Figon la décrivait avec une précision impressionnante, il connaissait tout le personnel pénitentiaire de toutes les prisons où il avait été, individu par individu, le *curriculum vitae* de tout l'appareil judiciaire français depuis le juge jusqu'au procureur. Ça n'a servi à rien. Le mal est venu sans doute aussi de la fidélité de Figon à l'événement, de la pureté de Figon. Il s'est embourbé, perdu, dans la véracité des faits, le borbier du réel. Si Figon avait oublié puis réinventé, et surtout, dépersonnalisé son expérience, il ne serait peut-être pas mort désespéré. Il aurait fallu qu'il triche, qu'il refasse tout pour les autres de ce qu'il avait subi, lui. Le quotidien de sa vie libre a été fait du retour au quotidien de sa vie carcérale. Il avait peur

d'oublier. Sans doute y a-t-il dans le fait de la prison une épreuve initiatique sans mesure commune avec celle qui se propose à nous « les honnêtes gens ». Je me souviens de détails. Chaque revendication même insignifiante s'obtenait par des hurlements, des menaces, du temps. C'était il y a trente ans il n'y avait ni télévision dans les prisons, ni radio, je crois qu'il n'y avait que les cigarettes qui pouvaient être monnayées. C'est tout.

Je reviens sur mon papier après relecture. Quand je dis que Figon n'a jamais été aussi heureux qu'en prison – je devrais ajouter : de ce même bonheur qu'il attendait lorsqu'il serait libre. Il a vécu sa liberté dans la prison de Fresnes. Sans la prison autour de lui pour vivre ce bonheur d'être libre, ce bonheur disparaissait. Il est probable que c'est toujours ainsi.

La femme de Walesa

Je vois les journalistes comme des manuels de la parole, des ouvriers de la parole. Le journalisme ne relève de la littérature que lorsqu'il est exercé de façon passionnelle. Les articles de Cournot font déjà partie d'un livre merveilleux sur le théâtre. Parfois dans un journal, tout à coup, il y a un texte, surtout dans les chroniques judiciaires ou les faits divers. Il y a Serge Daney, encore plus sur le tennis peut-être, qui devient un écrivain. Serge July aussi surtout quand il écrit à toute vitesse c'est un écrivain. André Fontaine aussi.

Godard a pris la parole à « Sept sur Sept » une fois, pour dire ce qu'il pensait des journalistes de la télé. Rappelez-vous : C'était à l'occasion du Nobel de Walesa. Sa femme était allée recevoir le prix à la place de son mari qui était interdit de le faire – d'aller à Stockholm – par le gouvernement polonais ; Godard a dit aux journalistes, à ce propos : « Quand la femme de Walesa est allé recevoir le prix, elle était au centre du tableau, et pour la première fois depuis très longtemps, vous, les journalistes de la télévision, vous aviez une femme très belle dans le champ de la télévision, et d'une façon complètement inattendue, et vous, vous êtes restés à distance. Et pourquoi vous êtes restés à distance ? Vous ne le savez même pas. Je dirais : Peut-être parce qu'elle était belle justement. » Godard a ajouté : « Parce qu'elle n'était pas un mannequin ni une actrice dont la profession est de se montrer. »

Godard a dit ce qu'il fallait dire.

C'était merveilleux l'idée de cette jeune Polonaise qui allait chercher le Prix à la place de son mari. En fait, ça a été mortel d'ennui. Pendant toute la cérémonie de la remise du Prix, on a attendu de Voir cette femme de près. Jamais ça ne s'est produit. C'est étrange à ce point. Comme si certaines focales étaient interdites, certains angles aussi, dans le journalisme. Comme si celui-ci ne pouvait qu'être perdant, malheureux, qu'il ne pouvait se produire qu'à partir de cette contention-là : ne montrer la femme de Walesa que dans le principe de sa présence, ne pas montrer sa beauté.

Une information véritable aurait montré cette femme parce que la femme de Walesa c'était la femme qu'il aimait, c'était plus que Walesa. Sa femme, c'était ce jour-là la carte qui vous permet de remonter vers le tout, le fait entier dont elle n'est pas séparée. Comme une forêt ne serait pas séparée du passage d'une personne qui l'aurait

traversée avant que d'être tuée, comme une robe, une chevelure, une lettre, une empreinte au fond d'une grotte, une voix dans un réseau téléphonique. Une information véritable c'est à la fois subjectif et tangible, c'est une image donnée, écrite ou orale, toujours indirecte.

Quelquefois je pense que le journalisme tendancieux, flétri comme tel, est le meilleur journalisme, au moins il rétablit l'ignorance, il fait douter de la version de l'événement. On y accède alors pour le corriger. On peut se l'approprier. C'est triste ce que je dis là, tout ce mal faire qui s'est introduit dans la télévision pour rater Stockholm et le petit cheval polonais. La femme de Walesa.

La télé et la mort

Ça a commencé avec la mort de Michel Foucault ; Michel Foucault est mort et à la télévision le lendemain de sa mort, on a vu un reportage sur lui en train de faire un cours au Collège de France. On n'entendait presque rien de sa voix qu'un grésillement lointain. Elle était là mais recouverte par la voix du journaliste qui disait que c'était la voix de Michel Foucault en train de faire son cours au Collège de France. Et puis peu après, Orson Welles est mort et ça a été pareil. On entendait une voix très claire qui disait que cette voix qu'on entendait, inaudible et lointaine, c'était celle d'Orson Welles qui venait de mourir. C'est devenu la règle à chaque décès de personnalité, l'image parlante du défunt est recouverte par celle du journaliste qui dit que ce qu'on entend c'est bien entendu la voix d'un tel ou d'un tel qui vient de mourir. Un chef de service qui a découvert ça sans doute, que si le journaliste et le défunt parlaient ensemble, ça économiserait une minute d'antenne pour parler ensuite, pas forcément du sport, non, mais d'autres choses, de choses différentes, divertissantes, intéressantes.

En France nous n'avons aucun moyen d'atteindre les journalistes de la télévision pour leur dire qu'ils ne devraient pas passer avant le moment précis du sourire lugubre qu'ils arborent avec les otages au sourire ravi avec la météo. Ce n'est pas possible. On peut toujours faire autrement, par exemple prendre un air entre deux airs, un air de rien. Faire de toute information un événement insolite, ce n'est pas possible non plus, même si c'est une exigence des chefs. De même cette obligation de la bonne humeur. Il faut que tu l'abandonnes pour annoncer les tremblements de terre, les attentats au Liban, la mort des gens célèbres, les accidents d'autocar, et toi tu vas tellement vite vers l'information comique que tu te marres déjà sur celle de l'autocar. Alors tu es foutu. Tu dors plus la nuit. Tu sais plus ce que tu racontes. Ça fait des journaux télévisés comiques de fond en comble et toi tu fais la dépression.

En général, en dehors des grands événements ponctuels, tels que la mort des gens célèbres, le Nobel, les votes au Parlement, rien ne se passe à la télévision. Personne ne parle à la télévision. Parler comme parler. C'est-à-dire : à partir de n'importe quoi, un chien écrasé, remettre en route l'imaginaire de l'homme, de sa lecture créatrice de l'univers, cet étrange génie, si répandu, cela à partir d'un chien qui a été écrasé. Parler c'est autre chose que ce qui se passe à la télévision.

Il faut dire que nous, clients, acheteurs de postes de télévision et imposables à ce titre, nous attendons beaucoup des lapsus et autres accidents de la télé, d'où qu'ils viennent, des membres du gouvernement ou des journalistes à dix millions de salaire mensuel. Chirac disant à l'inauguration du Salon du Livre en 84 qu'il lisait de la poésie parce que la poésie c'est court et que c'est donc le mieux indiqué pour quelqu'un qui prend souvent l'avion, ou le type qui annonce que télé-Noir sera diffusé à telle heure, c'est ce qu'on préfère. Moi j'ai entendu à la télévision, à propos de *Hiroshima mon amour* : le célèbre film d'Alain René et de Jacqueline Duval. J'ai entendu aussi : *L'Amante anglaise* jouée par la célèbre comédienne Madeleine Barrault. Une petite jeune fille timide qui venait d'être engagée à la télé.

Peut-être que si l'on entendait tout le temps un vrai langage tenu par des personnes sans rôle à jouer, qui parleraient entre elles des choses de l'actualité, on ne pourrait plus les supporter à la télévision. Elles ne seraient pas assez décalées, pas assez marginales, trop vraies. On se tient devant la télévision parce que là on y ment obligatoirement, sur le fond et sur la forme. Quand des journalistes disent exactement ce que nous attendons comme dans la grève miraculeuse des étudiants, en décembre 86, on a peur pour les journalistes. On a envie de les embrasser, de leur écrire. Leur prestation avait rejoint la grève et ne faisait qu'un avec elle. Ça n'arrive presque jamais. C'est arrivé en France en décembre 86. Tout Paris en parlait, autant que de la grève. Une fête vraiment ces journaux, jusqu'à ce que Pasqua et Pandraud lâchent leurs chiens.

La parole chanceuse

Ma mère avait peur des gens qui avaient des fonctions publiques, des fonctionnaires, des trésoriers, des huissiers, des douaniers, de tous ceux dont la fonction était de faire respecter la loi. Toujours fautive avec cette incurable mentalité de pauvre. Elle n'en est jamais tout à fait sortie. Je suis sortie de cette peur de ma mère avec les oraux des examens. Après chaque oral réussi j'avais le sentiment d'un progrès sur la pauvreté endémique de la famille. La parole chanceuse. Il en était comme d'une confrontation entre mon corps et le corps social qui était là pour me perdre. Les chanteurs, les acteurs doivent vivre la même partie avec le public. Les gens qui payent pour vous entendre chanter ou parler sont des ennemis qu'il vous faudra « avoir » pour vous pouvoir vivre. Quand ça vous est arrivé une fois, de dominer la parole, d'emporter la salle avec vous, ça vous arrive tout le temps ensuite. On prétend se faire un devoir de ne pas décevoir ces gens qui se sont déplacés pour vous entendre. Mais c'est un peu plus que ça, ça déborde un peu sur le meurtre de celui qui vient vous juger.

Le steak vert

Non, je n'ai jamais eu peur de leur déplaire. Alors qu'autour de moi tout le monde a cette peur, de leur manquer, moi au contraire je veux leur déplaire, qu'ils sachent qu'on n'est pas tous à leur merci. Quand on achète un steak et qu'ils vous montrent obstinément le « bon côté du steak », le côté rouge, je leur demande : « S'il vous plaît, montrez-moi l'autre côté. » Ils répondent : « Je vais vous montrer l'autre côté de celui-là, c'est le même morceau... », et ils abandonnent le premier morceau qu'ils reposent sur le côté irregardable. Un jour je sortais de l'hôpital, toujours ces crises d'emphysème, et j'avais demandé à Yann de m'acheter un morceau de bifteck, j'avais envie de viande. Yann n'ose rien dire aux commerçants, il pourrait tout subir de leur part, y compris l'empoisonnement. Ce jour-là, il est revenu avec ce bifteck qui était vert. C'était une viande verte. J'ai pris le bifteck, je lui ai montré. Je lui ai dit : « Vous n'avez rien osé dire ? », il a dit : « Non, je n'ai pas osé. » J'ai pleuré. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Je lui ai dit : « Ecoutez, c'est mon premier repas, je sors de l'hôpital, vous auriez pu le jeter, m'en acheter un autre. » Il a dit : « Je n'y ai pas pensé. » Je n'ai plus pleuré. J'ai pris le bifteck et je l'ai jeté à la poubelle. J'étais dans une colère bleue. Le bifteck était vert, ma colère était bleue. Quand il est revenu manger avec moi, j'ai ramassé le steak dans la poubelle et je lui ai mis dans son assiette. Il est arrivé, il a vu le steak vert, il a poussé un cri d'horreur et il l'a jeté à la poubelle pour toujours. On ne l'a jamais revu sur une table.

J'ai aussi une autre manie, puisqu'on parle des façons habituelles de se comporter. C'est d'adresser la parole à mes voisins surtout en avion. Je parle pour qu'on me réponde. Si on me répond c'est qu'on est rassuré, donc je suis rassurée à mon tour. Je parle du paysage, ou des voyages en général et de ceux en avion aussi. Dans le train je parle pour parler avec des inconnus, je parle de ce qu'on voit, du paysage, du temps. J'ai souvent un désir de parler, très vif, très fort.

Une fois, en avion, je suis tombée sur un monsieur qui ne me répondait pas, à aucune question, rien. J'ai abandonné. Je me suis dit que je ne lui étais pas sympathique. Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'il ne me connaissait pas. Et quand il est parti il m'a dit : « Au revoir Marguerite Duras. » Donc c'était bien ça, il n'avait pas voulu parler avec moi.

Vous ne voulez pas ?

A propos de ce dont j'ai déjà parlé, à savoir des désirs sexuels que provoquent les écrivains, les romancières, même de soixante-dix ans, je voulais raconter ceci : il y a quelques années, deux ou trois ans, j'ai reçu la lettre d'un homme du genre de : « Je viendrai faire l'amour avec vous lundi 23 janvier, à 9 heures du matin. » On se dit : un fou. On oublie. Et le lundi 23 janvier à 9 heures du matin on sonne. Qui est là ? On dit : « C'est moi. Vous pouvez ouvrir, c'est moi qui vous ai écrit que ... » Je dis : « Vous plaisantez ? » On me dit : « Vous ne voulez pas ? » Je dis : « C'est ça, je ne veux pas. » Il n'a plus rien dit. Il s'est couché contre ma porte. Il est resté là toute la matinée. J'ai téléphoné aux locataires, on est très solidaire et ils savent que je suis quelquefois dans l'embarras. Ils venaient et ils disaient au jeune homme : « Vous savez, nous nous la connaissons (*sic*), elle n'ouvrira jamais. » Lui il disait quelque chose de charmant, comme : « Là, je suis quand même près d'elle, je suis bien. » Je n'ai pas pu sortir de chez moi avant le début de l'après-midi. Il est parti sans dire au revoir.

Je dis tout : si quelqu'un d'autre que moi avait écrit *Loi V. Stein*, je ne sais pas si je l'accepterais facilement. Et *Le Vice-Consul*. Et *La Douleur*. Et *L'Homme Atlantique*. Ou bien je cesserais d'écrire ou bien je ferais le Rinaldi. Qui sait ?

Sartre, je ne pense rien de lui la plupart du temps. Quand ça m'arrive, je ne peux pas éviter de le rapprocher de Soljénitsyne. Le Soljénitsyne d'un pays sans goulag. Il m'apparaît tout seul dans un désert bâti par lui. Dans une sorte d'exil. J'aimerais bien que Conrad existe maintenant. Un nouveau Conrad tous les ans, quel bonheur.

La folie, ces années-ci, pour moi, ça n'a pas été Proust, ça a été pour Musil, surtout *L'Homme sans qualité*, le dernier tome. Aujourd'hui, 20 septembre, si je devais le dire, je dirais que les auteurs que j'ai lus avec passion ces années-ci c'est Ségalen et Musil. Mais aujourd'hui 20 septembre, ce que j'ai lu de plus beau depuis des années, bouleversant, c'est les écrits de Matisse sur la Danse de la Barnes Foundation dans *Ecrits et Propos sur l'Art* établis par le poète Dominique Fourcade chez Hermann. Je lis Renan en ce moment, *La Vie de Jésus-Christ*, et encore la Bible, et entre-temps le merveilleux dialogue de *La Maman et la Putain* de Jean Eustache. Mes livres sont-ils difficiles, c'est ça que vous

voulez savoir ? Oui, ils sont difficiles. Et faciles. *L'Amant*, c'est très difficile. *La Maladie de la mort*, c'est difficile, très difficile. *L'Homme Atlantique*, c'est très difficile, mais c'est si beau que ce n'est pas difficile. Même si on ne comprend pas. On ne peut pas comprendre d'ailleurs ces livres-là. Ce n'est pas le mot. Il s'agit d'une relation privée, entre le livre et le lecteur. On se plaint et on pleure, ensemble.

Les miradors de Poissy

Quand j'écris à Paris, il me manque le dehors, de sortir. Autour de moi personne ne peut supposer à quel point j'en suis privée. Dehors, je ne peux pas écrire. J'ai autant besoin des endroits pour ne pas écrire que des endroits pour écrire. A Paris c'est difficile pour moi de sortir. Seule, je ne peux pas sortir, c'est impossible. Dehors je ne peux pas marcher longtemps. Dehors je respire mal. Dans les couloirs intérieurs de l'hôtel des Roches Noires, sombres et vides, je respire bien et je marche bien. Depuis vingt ans, on me dit que ce que j'ai c'est de l'emphysème. Parfois je le crois, souvent je le crois, quelquefois je ne le crois pas. Les crises arrivent toujours quand je quitte mon appartement, dès le palier de mon appartement. Quand je quitte mon immeuble, c'est encore autre chose, c'est comme si j'entrais dans un dehors découpé au rasoir. Comme si « j'entrais » *dans* la rue. Que la rue était violemment éclairée, qu'elle était une cage immense qui serait le dehors et qui enfermerait aussi. C'est au plus près, dans ma tête, de ces surfaces éclairées par les miradors des prisons, en particulier par ceux de la vieille prison de Poissy devant laquelle je suis souvent passée. Les surfaces uniformément éclairées sans ombre aucune où le corps est interdit de séjour. Je veux bien que ce soit de l'emphysème, ce que j'ai. Dès que j'atteins mon auto, une fois la portière fermée, je suis sauvée. Et de quoi je suis sauvée ? Je suis sauvée de VOUS ; de vous pour qui j'écris, de vous qui me reconnaissez partout où je vais, dans les rues aussi. Je ne peux pas guérir de l'épouvante qui me vient lorsque je rentre dans cet espace d'exécution, ouvert, solaire, et public, lorsque j'y suis plongée, je parle de la rue, des passages cloutés, des places, de la ville. Les gens qui descendent de chez eux pour se promener et qui regardent et qui flânent, c'est fini complètement pour moi, depuis des années et des années. Je ne serai jamais plus comme ces gens, vous. J'ai quand même trouvé l'auto. Tant que j'aurai l'auto, je vivrai. Tant que je pourrai me balader en auto, que je pourrai regarder la Seine, la Normandie, je vivrai. Après, je ne sais pas. Quand les gens ne voudront plus sortir en auto avec moi, je ne sais pas ce que je ferai. Au mois d'octobre cette année, je suis allée à Paris et je suis revenue le lendemain, sans personne avec moi. Ce n'est pas que ça me fatigue de conduire, mais conduire longtemps sans personne ça m'est difficile. Je ne peux pas arriver à parler toute seule, même une fois, sur cinq cents

kilomètres. Je préfère alors être enfermée dans l'appartement que de conduire seule sur de longues distances. Il y a aussi que je ne peux pas descendre au parking pour prendre l'auto ni la garer. J'ai une peur panique des parkings. De même si on me regarde si on me reconnaît, je ne sais plus conduire. C'est l'alcool. La cure, terrible. « Parfois vous traverserez des états que vous reconnaîtrez, comme si vous aviez bu. Et ça passera » avait dit mon docteur. C'est ça.

Sur une route je suis en sécurité, je conduis vite et bien.

Mon fils qui est ici à Trouville pour quelques jours, vient de me dire : « Tu as encore occupé toutes les tables de l'appartement. » C'est vrai. Quand ils ne voudront plus se promener avec moi en auto, quand ils ne voudront plus que je prenne toutes les tables de l'appartement, je ne sais pas ce que je ferai. Je sais que ce moment viendra, qu'il est inéluctable. Qu'il est sans doute là, que c'est commencé.

A Trouville, la mer est là. De nuit et de jour, même si on ne la voit pas, l'idée est là. A Paris seules les journées de vent et de tempête nous relient à la mer. Autrement on est sans elle.

Ici nous sommes plongés dans le même paysage.

Au-delà de chaque colline il y a ce grand vide au loin. A la place où elle est le ciel est différent, plus creux, plus éclairé, on pourrait dire : plus sonore. Et c'est vrai, les mouettes font moins de bruit dans la ville qu'au-dessus de l'eau, des plages.

A Trouville, je supporte la vie. A Paris, non. Je dois le dire, non, à cause de ces espaces menaçants, ces rues ouvertes et puis ces gens qui sonnent chez moi, qui arrivent de loin, d'Allemagne, souvent d'Allemagne en effet, et qui sonnent, et qui viennent pour m'avoir vue.

« C'est à propos de quoi ?

— On voudrait voir madame Duras. »

Ils veulent parler avec moi, de moi, comme si mon temps était à eux, comme si c'était ma fonction de les entretenir de moi. Ces gens-là c'est vous, vous que j'aime et pour qui j'écris.

C'est vous qui me faites peur et c'est vous qui êtes terrifiants autant quelquefois que des malfaiteurs.

La Grande Bleue

On démolit en ce moment dans ma rue une grande imprimerie qui a été construite au XIX^e siècle, celle du *Journal Officiel*. La façade étant classée monument historique on démolit tous les murs intérieurs. Je m'excuse du bruit qu'on entend dans le livre, celui des marteaux piqueurs et surtout celui des grandes masses de pierre balancées sur les murs intérieurs pour les faire s'écrouler, et celui des cris des ouvriers arabes qui vidant les lieux de toute vie humaine avant de lancer les masses au bout de leur chaîne vers les murs. Ça va être un hôtel trois étoiles. Le nom est faux : « Latitudes » – comme sur la mer Méditerranée. Tous les typographes sont partis. On n'entendra plus le bruit magnifique, puissant et doux, inoffensif, des grandes rotatives tous les matins et parfois la nuit pendant les sessions extraordinaires du Parlement. Ils vont faire deux étages de plus. L'imprimerie ne montait pas jusqu'à notre étage, elle s'arrêtait au deuxième étage. De la chambre de Yann, par l'ouverture d'une cour on pouvait lire l'heure au clocher de Saint-Germain-des-Prés. C'est fini. Depuis vendredi 18 décembre 1986, 11 h 55, un mur en parpaing cache l'ouverture vers l'horloge. L'hôtel occupera la moitié du bloc Saint-Benoît Bonaparte. Le style de la façade rappelle celui des grands magasins de Broadway downtown. Il y a des colonnes de bronze cannelées et des anges charmants. L'hôtel ouvrira au printemps 87. Trois cents chambres. Trois étoiles. Avec ce nom : « Latitudes. » Pourquoi pas « La Grande Bleue ». On flaire la grande inculture de la promotion immobilière. Ils sont au cœur du 6^e et ils nomment l'hôtel comme un palace bon marché du Languedoc français. C'est Bouygues qui fait ça. C'est imprononçable et privé de sens, on pourrait croire que ça en a un, mais non. Pendant cinquante ans il a fait des cimentuses puis tout à coup un hôtel. Pauvre Bouygues.

Paris

Ici, la mer qui protège de l'étouffement, de l'ensevelissement dans la ville. Ici, Paris vous apparaît comme une bévée, un état inadmissible de la cité. C'est là, à Paris, que se trouve le marché de la mort, celui de la drogue, celui du sexe. C'est là qu'on assassine les vieilles dames. C'est là qu'on fout le feu aux immeubles dortoirs des Noirs, six en deux ans. C'est là qu'il y a tout un peuple automobile, qui est mal élevé avec sa bagnole, grossier, insultant, qui assassine avec sa bagnole : les nouveaux riches des circuits financiers de l'héro, les P.D.G. de la mort. Ça roule en Volvo et en B.M.W. Avant, ces marques c'était l'élégance dans ses conséquences cachées, celle des souliers, du parfum, de la voix et du parler poli à tout le monde. C'était si on veut le snobisme de la discrétion. Maintenant ces marques on n'a plus envie de les acheter. Paris la ville, la médina. On s'y perd. Le lieu le plus sûr pour protéger le crime, l'effacer, l'absorber : la molécule de douze millions d'habitants. Un crime comme celui d'avant-hier, de Georges Besse, ne peut se concevoir qu'à Paris, à l'intérieur des aires protectrices, des murs de béton humain. Ses remparts, c'est son désordre. C'est le désordre qui scelle, anneau par anneau, ses banlieues successives. C'est arrivé en vingt ans. Les réseaux d'autoroutes traversent ce désordre et le desservent, qui aboutissent aux aéroports internationaux. Il n'y a pas de cartes routières de la banlieue, elles sont infaisables, c'est fini. A part les grands axes, on y a renoncé. A Paris, les bois sont mal famés. Le bois de Boulogne appartient la nuit à la police et aux prostituées et le jour aux dealers. Alors que nous reste-t-il à nous « les honnêtes gens » ? C'est à Paris que les étrangers sont le plus mal reçus. C'est là qu'on mange le plus mal en France. Le 6^e arrondissement, cette ravissante plateforme de la culture française que viennent visiter les intellectuels du monde entier, est connu pour être un de ceux où on mange mal. Comme dans tous les lieux de tourisme, la cuisine du 6^e arrondissement est usinée à deux ou trois exceptions près dont la brasserie Lipp ou Le Petit Saint-Benoît. Ne parlons pas des restaurants asiatiques, du pâté ronron, ne disons rien, mais rien, rien, des petits chats asiatiques, pauvres bêtes, mais ne disons rien. C'est à Paris qu'il y a le plus de chiens. Mais ce n'est pas un vrai problème, les chiens, du moment qu'on ne les mange pas. Quelque chose est arrivé à cette ville. Quoi ? L'automobile peut-être ? J'aurais tendance à le croire. Ou alors, c'est le fait de mal travailler à l'école qui s'est poursuivi dans la vie, pour maintenant

atteindre plusieurs générations. Peut-être on a mal étudié on a compris de moins en moins, puis, à force, on n'a plus rien compris du tout, rien. Et puis on a mal vécu après. Et ensuite on fuit. On n'a pas cru à l'école, ni à la petite école ni à la grande. On s'est mal conduit. On a perdu toute son éducation, toute sa politesse, sa finesse, tout son esprit, il ne reste que l'intelligence des affaires.

Il y a une dizaine d'années la banlieue de Paris comptait douze millions d'individus, maintenant, il y a longtemps que je n'ai pas vu de chiffres officiels, peut-être ne peut-on déjà plus dénombrer les habitants de la grande banlieue. Peut-être s'agit-il d'une population fluctuante qui vit dans les caches et non dans les demeures. Entre la drogue, le vol et le terrorisme, ça doit bien faire la teneur d'une ville de province. Le chiffre le plus grand étant atteint par les gens sans profession, sans emploi, sans domicile, sans famille aucune, sans papiers, que personne ne prend en charge de crainte des antécédents, qui sont abandonnés, perdus comme les enfants de Mexico. Sans autre nourriture que le vol de nourriture à l'intérieur des supermarchés, sans autre ressource que le vol pour les vêtements, les souliers, et la solidarité pour les cafés et les cigarettes. Ces gens ont déjà une couleur de peau qui n'appartient qu'à eux seuls, disons : *la couleur métisse* sans précisions quant aux composantes raciales de quoi elle résulte, cheveux noirs bouclés frisés, yeux noirs. Grands et beaux ils forment le premier peloton des grands chômages à venir (annoncés dans *Les Yeux verts*). Des gens qui sont là. Les stagnants. Qui ne font rien. Qu'être vivants. Et regarder. On peut en voir plantés dans les halls de Darty, les métros et les gares, les galeries commerciales de Créteil-Soleil.

Paris ne peut plus bouger. Elle ne peut plus s'écouler au dehors à une vitesse normale. Paris ça n'a plus la même signification qu'avant, on y vient, croit-on, pour être plus près du sens, de celui que l'on croit trouver dans une capitale, qui est fait de l'essentiel de toutes les connaissances, depuis l'art de construire, d'écrire, de peindre jusqu'à celui de la politique. Interrogez un banlieusard, il dira : « Avant, j'habitais entre Chartres, Rambouillet et puis à la longue je me suis ennuyé et puis je suis venu à Paris pour *me rapprocher* ». Seulement pour ça. Se rapprocher de quoi, il ne sait pas le dire. Ce non savoir le dire qui reste non élucidé la plupart du temps, c'est peut-être ce qui se rapprocherait le plus du sens de la vie dans toutes les acceptions du terme. Les gens montent vers Paris, vers la capitale pour donner à leur vie un sens d'appartenance, d'obédience sociale, quasi mythique. Les portes de Paris une fois dépassées vers le nord, on tombe très vite dans les endroits grelottants qui vont de Saint-Denis à la Cour-neuve puis à Sarcelles. Au sud, grâce à cette miraculeuse enclave du Château de Versailles, les champs arrivent plus vite, les forêts, les routes libres, les

places de village. Mais le sens plein, majeur, reste Paris.

Qui dira assez la beauté de Paris en toutes saisons, pendant les dimanches d'été, les nuits d'hiver quand les rues redeviennent sauvages, des routes. Aucune ville au monde n'est bâtie comme elle l'est avec ce luxe inouï d'espaces clairs. Toute une partie est à l'égal de Versailles dans la répartition des monuments. C'est en été que le fleuve apparaît dans sa pleine beauté, avec ses ombrages, ses jardins, les grandes avenues qui en partent ou qui le longent, les pentes des collines douces qui surplombent de partout, de l'Etoile, de Montparnasse, de Montmartre, de Belleville. Le plat de la ville n'est qu'au Louvre suite à la Concorde. Et dans les îles.

Le canapé rouge

Je suis rentrée dans cet appartement en avril 42 nous sommes en février 87, il y aura bientôt quarante-cinq ans que j'habite ici. J'ai dormi dans trois des cinq pièces de cet appartement au cours de ce long séjour. Quand mon fils était tout petit je lui avais laissé ce qui est ma chambre actuelle pour qu'il ait plus de place. Une fois, dans la chambre qui donne sur la cour et qui avait servi pendant la guerre pour entreposer le charbon rationné, celui des tickets, j'ai fait aussi une découverte mais en plein jour, seule, il est vrai. C'était au fond d'un placard construit à même le parquet de la chambre. Les planches du parquet s'étaient disjointes, je les ai fait se joindre à nouveau. L'une d'elles ne tenait plus du tout et c'est sous celle-là que j'ai trouvé des épingles à cheveux en véritable écaille et un peigne à poux fait à la main dans un os d'une blancheur de chaux. Les dents de ce peigne étaient aussi fines que la trame d'une toile de lin. A la base de ces dents, il y avait des ombres minuscules, des lentes, peut-être, ou des poux, piégés. Autrement rien, l'appartement est resté comme il était quand je l'ai loué, fixe, bien assis dans la rue Saint-Benoît. Il a changé une fois en quarante-deux ans pendant une quinzaine de jours (après ma cure antialcoolique). Ça avait été pour moi comme s'il avait pivoté autour d'un axe central. Les fenêtres s'étaient déplacées, la direction des murs aussi. Ce n'était plus exactement le même appartement ou plutôt c'était le même appartement qui avait tourné sur lui-même. Mais ce qui est remarquable c'est la logique, la rigueur mathématique de ce déplacement dans la vision. Toutes les fenêtres et les portes avaient pivoté de ce qu'il fallait, des mêmes degrés qu'il fallait pour que tout fût pareil et différent eu égard à l'axe central. Aucun détail ne s'était trop déplacé ou pas assez déplacé. Rien n'avait été oublié ni négligé, la différence s'était répercutée avec autant de précision que sur une épure d'architecte. Même l'angle droit que faisaient les murs du fond de la salle de bains était devenu un angle légèrement aigu. La vision, parfaite, s'était répétée sur le monde. Ce que je voyais par les fenêtres de la cour s'était aussi déplacé mais difficile de voir dans quel vide. Il y avait des terrasses maintenant le long des toits.

Il y avait aussi des meubles nouveaux, certains que j'avais connus avant, des années avant, et que je croyais avoir oubliés et certains autres que je n'avais jamais vus. De même, il y avait des gens que je n'avais jamais vus, ceux qui avaient acheté mon appartement. C'étaient des marchands de la Judée, habillés en djellaba, assis sur ce

canapé rouge qui avait effectivement existé. Mais là, ce canapé était mal placé, il se trouvait devant la cheminée de ma chambre, en attente, je le croyais, d'une meilleure destination. Que moi je devais trouver.

Tous ces objets n'ont pas disparu en une même nuit. Le premier à partir c'était ce canapé rouge, il appartenait à une amie qui l'avait mis en dépôt chez moi, pendant la guerre, Georgette de Cormis. Elle habitait Aix-en-Provence et c'était entre 1950 et 1955 qu'elle l'avait repris.

Les pierres rondes

Un jour j'ai découvert une pierre ronde taillée, signée par des entailles droites, un triangle barré. Elle avait été placée au-dessus de la poubelle par des ouvriers portugais qui étaient venus réparer un mur de la cave. Ils l'avaient mise là volontairement pour le cas où ça intéresserait quelqu'un, je l'ai su par la suite. J'ai porté cette pierre sur la table de ma cuisine. Je suis redescendue ensuite parce qu'il me semblait avoir vu une autre pierre. Effectivement une autre pierre ronde était là, plus précisément taillée que la première, celle-là, trouée au milieu par une main, c'était visible, et ouverte sur le côté par une main de même. La taille de l'ouverture était doublée par une glissière à rainures dans laquelle devait aller un fermoir sans doute en bois dont il ne restait rien. La première pierre était dans sa forme originelle sauf le petit espace poli pour la signature. La deuxième pierre n'avait plus rien de son contour premier. Le tour de la deuxième pierre se plaçait parfaitement sur la première pierre. Les deux pierres enclenchées l'une dans l'autre tournaient sur elles-mêmes. Je les ai regardées toute la nuit. Elles venaient des caves de l'abbaye de Saint-Laurent qui descendait jusqu'aux berges de la Seine. Un jour je les ai montrées à Michel Leiris, il n'a pas su lui non plus à quoi cela avait pu servir. D'après lui, c'était fait pour écraser des graines ou des fruits pour en extraire de l'huile qui serait sortie par l'ouverture latérale mais ce n'était pas sûr. Je m'étais souvenue de la peste et je les avais lavées des fois que.

La commode

C'est une commode paysanne Louis XV que j'ai achetée chez un antiquaire du 6^e arrondissement, je devais avoir entre trente-cinq et quarante-cinq ans, des droits d'auteur du *Barrage contre le Pacifique* sans doute. Cette commode était chez moi depuis une dizaine d'années lorsque – une nuit – je rangeais mes affaires la nuit comme beaucoup de femmes – je ne sais plus pourquoi, j'ai retiré le tiroir du milieu de son logement et je l'ai posé sur le sol. Un linge qui était pris entre le tiroir de la commode et le corps de la commode est sorti du noir. Il était d'un blanc jauni et lumineux, il était parsemé de taches roses pâles, aussi chiffonné qu'un papier froissé. C'était un caraco, un sous-vêtement de femme, froncé autour du col, bordé par une petite dentelle. Il était en linon. Ce vêtement était là depuis les premiers propriétaires du meuble. Les déménagements s'étaient faits sans enlever les tiroirs. J'ai dit à voix haute : 1720. Les taches roses étaient celles du sang clair des derniers jours des menstrues. Ce caraco avait dû être rangé une fois lavé, il était méticuleusement propre sauf les taches qui ne partaient qu'aux grandes lessives de l'année. A l'endroit des taches le rose qui restait était la couleur que laissait le sang une fois lavé. Le caraco avait pris l'odeur du bois ciré. Les tiroirs étaient trop pleins, le caraco avait dû se trouver à la surface des affaires il avait dû glisser, être happé par le bord du tiroir et puis être avalé tout entier et finir dans le logement côté aveugle. Pendant deux siècles il était resté là. Il était recouvert de mois et d'années de reprises, reprises reprises elles-mêmes aussi belles que des broderies. La première chose que l'on pense quand on comprend l'objet c'est : « Qu'est-ce qu'elle a dû chercher ». Des jours et des jours. Ne pas comprendre du tout cette disparition...

Perdre le temps

A la distance à laquelle on est de la jeunesse à mon âge, ça paraît très mystérieux de voir ce qu'elle fait de son temps. C'est très effrayant et c'est très mystérieux. Le cas particulier est toujours le pire. Le plein emploi de la vie est atteint par les femmes qui ont des enfants. Leur certitude c'est ça. Elles sont débordées par la demande des enfants, leur corps, leur beauté, les soins qu'il faut leur prodiguer, l'amour, à chacun entier qu'ils exigent, faute de quoi ils meurent. Les femmes avec leurs enfants, c'est le seul spectacle qui ne soit pas débilitant. Autrement, à la distance où je suis de vous, de même qu'à celle où vous êtes les uns des autres, toute existence apparaît sans aucune espèce de signification, sans aucune raison d'être d'aucune espèce. Chaque existence est un problème insoluble. Les voisins de palier rangés verticalement dans les immeubles, on se demande comment c'est possible et on fait partie des rangées.

Ce qui remplit le temps c'est vraiment de le perdre.

Tous ces jeunes qui sont plantés devant les églises, les places publiques, Darty, le Forum des Halles, et qui attendent, finalement ça fait moins de mal à voir que les rangements des travailleurs dans les H.L.M. des portes de Paris, que les sonneries des réveille-matin dans la nuit de l'hiver afin d'aller travailler pour continuer à être vivant.

Les cheminées d'India Song

Un jour je n'écirai plus si je vis très vieille. Ça m'apparaîtra sans doute comme irréel, impraticable. Et absurde.

Un jour j'ai cru que c'était arrivé, que je n'écirais plus jamais. C'était au cours de cette cure de désintoxication. Je m'en souviens bien. C'était à l'Hôpital Américain. J'étais debout contre la fenêtre, Yann me soutenait. Je regardais les toits rouges en face avec la femme blonde aux yeux bleus qui sortait d'une cheminée et son mari, le capitaine *d'India Song*, hagard, qui regardait le ciel et qui sortait d'une autre cheminée. Tout à coup j'ai pleuré, l'évidence m'a envahie, j'ai dit à Yann que je n'écirai sans doute plus jamais, que c'était fini. C'était sincère, ça me faisait une peine immense dont je me souviens encore. Mais ça n'a pas effacé les visions dans les cheminées. Elles regardaient ma peine.

En rentrant de l'Hôpital Américain, tout de suite j'ai essayé d'écire dans mon agenda, matériellement parlant j'entends, tenir le stylo et écire. Tout d'abord, je ne suis pas arrivée à former les lettres, et puis c'est revenu. Mais cette nouvelle écriture provisoire, d'où sortait-elle ? – Comme le trou qui était sous la maison quand on a surélevé la marche – C'était l'écriture d'une enfant de cinq ans, éclatée, tachée, elle ressemblait à celle des criminels, pourquoi pas.

Je voudrais écire un livre, comme j'écis en ce moment, comme je vous parle en ce moment. C'est à peine si je sens que les mots sortent de moi. En apparence rien n'est dit que le rien qu'il y a dans toutes les paroles.

On ne sait pas quand les choses sont là dans la vie. Ça échappe. Vous me disiez l'autre jour que la vie apparaissait souvent comme doublée. C'est exactement ce que je ressens : ma vie est un film doublé, mal monté, mal interprété, mal ajusté, une erreur en somme. Un polar sans tueries, sans flics ni victimes, sans sujet, de rien. Il pourrait être un vrai film dans ces conditions et non il est faux. Allez voir ce qu'il faudrait pour qu'il ne le soit pas. Que je sois sur une scène sans rien dire, sans un geste, à me laisser voir, sans penser spécialement à quelque chose. C'est ça.

C'est tard dans la vie qu'on tire certains enseignements de ce que l'on a vécu. Vous verrez. Qu'on ose se le dire, j'entends, et en écire. Ainsi, c'est après coup que l'on découvre que le sentiment d'être heureuse qu'on éprouvait avec un homme, ne témoignait pas nécessairement de l'amour que l'on avait pour lui. C'est dans le

souvenir moins violent, moins disert, que je trouve maintenant l'évidence de l'amour. C'est les hommes que je trompais le plus que j'ai le plus aimés.

Il y a quelquefois, très souvent même, disons la plupart du temps, une comédie de l'amour qui vaut pour presque tous les couples. Et sur ce point aussi j'ai changé d'avis, beaucoup. La plupart des gens restent ensemble soit parce qu'ensemble on a moins peur, soit parce qu'on vit mieux avec deux salaires qu'un seul, soit à cause des enfants, soit pour beaucoup de raisons qu'on ne tire pas au clair, mais qui témoignent d'un choix, même s'il est irraisonné, et d'une prise de position claire même si elle est difficile, sinon impossible à exprimer. « Vous ne pouvez pas le comprendre », disent-ils. Ou : « Je ne sais pas moi-même ce qui me fait rester là, mais je ne peux pas faire autrement. » Ce ne sont pas des gens qui s'aiment, ces gens, mais c'est déjà de l'amour qu'il y a entre eux. Aimer quelqu'un pour cette raison-ci ou pour cette raison-là, pour cette raison pratique ou de commodité, c'est déjà de l'amour. Ce n'est pas déclaré la plupart du temps, et sans doute pas perçu mais c'est de l'amour. C'est ce genre d'amour qui se déclare à la mort. Parfois on est horrifié par certains couples : l'homme est grossier, bestial, la femme se plaint à qui veut l'entendre d'endurer un enfer. On se trompe souvent sur ces couples-là. C'est le théâtre de l'amour qu'on croit extérieur à l'amour et c'est souvent faux. Quand Bernard Pivot m'a demandé ce qui m'avait retenue auprès de cet amant chinois, j'ai dit : L'argent. J'aurais pu ajouter : le confort sidérant de l'automobile qui était un véritable salon. Le chauffeur. La libre disposition de l'auto et du chauffeur. L'odeur sexuelle du tussor de soie, de sa peau à lui, l'amant. Ce sont des mises en condition d'aimer si vous voulez. Je l'ai aimé, après que je l'ai quitté, très exactement sans doute au moment où on m'a parlé du suicide de ce jeune homme, de cette disparition dans la mer. J'ai dû le savoir là, au milieu du voyage. Je crois que l'amour va toujours de pair avec l'amour, on ne peut pas aimer tout seul de son côté, je n'y crois pas à ça, je ne crois pas aux amours désespérées qu'on vit solitairement. Il m'aimait tellement que je devais l'en aimer, il me désirait tellement que je devais l'en désirer. Ce n'est pas possible d'aimer quelqu'un à qui vous ne plaisez pas du tout, que vous ennuyez, totalement, je ne crois pas à ça.

La voix du Navire Night

Dans *Le Navire Night*, c'est la voix qui fait les choses, le désir et le sentiment. La voix c'est plus que la présence du corps. C'est autant que le visage, que le regard, le sourire. Une vraie lettre c'est bouleversant parce qu'elle est parlée, écrite avec la voix parlée. Il y a des lettres que je reçois qui me rendent amoureuse des personnes qui les ont écrites mais évidemment on ne peut pas répondre.

A Yann j'ai répondu. J'ai commencé par le voir Yann à la projection à *India Song* à Caen. On est allés au café en groupe. D'abord, pour Yann, j'étais celle qui avait écrit *India Song*, celle qui avait fait parler Anne-Marie Stretter sur l'ennui aux Indes, c'était Michael Richard-son, Loi V. Stein, la mendicante, tout ce peuple-là, à l'origine, c'était moi, pour Yann, et c'est à cause de ces gens qu'il est venu à Trouville. Quand il avait commencé à lire les livres, il était entré dans un certain enchantement et il m'avait écrit et, comme aux autres, je ne lui avais pas répondu. Et un jour je lui ai répondu. Je me souviens très clairement de ce jour-là. Je n'avais qu'un désir, c'était d'écrire à ce jeune étudiant de Caen pour lui dire combien c'était difficile pour moi de vivre encore. Je lui ai dit que je buvais beaucoup, que j'étais rentrée à l'hôpital à cause de ça, que je ne savais pas pourquoi je buvais à ce point.

C'était en janvier 1980. J'avais soixante-six ans. Vous étiez là, vous Jérôme Beaujour, quand c'est arrivé. J'avais une tension très forte, on m'avait prescrit des antidépresseurs et je n'avais pas dit au docteur que j'étais alcoolique. Ce qui a fait que j'ai eu plusieurs syncopes par jour, pendant trois jours. Conduite à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye en pleine nuit. Etc. C'est au retour de ça, que j'ai écrit une lettre à Yann, cet homme que je ne connaissais pas, à cause des lettres qu'il m'écrivait – que j'ai gardées, qui sont admirables. Et puis un jour, sept mois après, il m'a téléphoné et il m'a demandé s'il pouvait venir. C'était l'été. Rien qu'en entendant sa voix j'ai su que c'était de la folie. Je lui ai dit de venir. Il a abandonné son travail, il a quitté sa maison. Il est resté. Ça fait six ans maintenant.

Manger la nuit

A Trouville je lui achète du fromage, des yaourts, du beurre parce que quand il rentre tard la nuit, il se jette sur ces choses-là. Lui il m'achète les choses que je préfère, des brioches et des fruits. Ce n'est pas tant pour me faire plaisir que pour me nourrir. Il a cette volonté enfantine de me faire manger pour que je ne meure pas, il ne veut pas que je meure mais il ne veut pas que je grossisse non plus, c'est difficile à concilier et moi je ne veux pas qu'il meure non plus, notre attachement c'est ça, notre amour. Le soir, la nuit, il arrive que l'on parle sans prudence. Dans ces conversations de la nuit, on dit la vérité, si terrible qu'elle soit et on rit comme avant quand on buvait et qu'on ne pouvait encore se parler que dans les après-midi.

Pendant les derniers mois, au réveil, je ne buvais plus de café mais directement du whisky ou du vin. Souvent, après le vin, je vomissais, – le vomissement pituitaire du matin des alcooliques – je vomissais le vin que je venais de boire et je recommençais tout aussitôt à en boire encore. En général les vomissements cessaient à la deuxième tentative et j'étais heureuse. Yann buvait aussi le matin comme moi, moins quand même il me semble, oui, moins.

Il a bu dès le soir de son arrivée à Trouville en août 80 et il a bu jusqu'à mon entrée à l'Hôpital Américain. Il avait grossi lui aussi ; je ne sais pas pourquoi il a bu avec moi, en même temps que moi. Je crois qu'il ne voyait pas que j'étais en train de mourir. Je crois me souvenir que c'est quelqu'un qui le lui avait dit, Michèle Manceau peut-être : « Tu ne le vois pas mais elle est en train de mourir. »

Elle a fait venir un ami à elle, un Juif de Moldavie – amour salut à toi Daniel – mais il me semble qu'il y a eu encore du temps après ça. Ils voulaient que je prenne une décision, moi, et clairement formulée.

Tous les jours Yann me demandait de fixer la date, et un jour je l'ai fait, j'ai dit : Octobre, début octobre 1982.

Ils ont téléphoné, ils ont retenu la chambre.

J'ai encore peur quand j'écris ces mots : octobre, début octobre.

Daniel m'avait prévenue. Il m'avait dit : « Il faut que je te le dise : ça va être très dur. Mais tu ne peux plus faire autrement. Toute seule tu n'en sortiras pas, tu le sais. » Je le savais.

J'étais donc prévenue que cette cure était très dure. Mais en fait je ne disposais d'aucun terme de comparaison. C'est maintenant que je le sais. Si on pouvait savoir à l'avance ce qu'est cette cure américaine dite « Gifle d'Escalope de Dinde Froide » jamais on ne se déciderait à la subir, à donner une date, jamais, on se sauverait.

C'est une fois dans le taxi, quand j'ai vu Daniel partir très vite en pleurant que j'ai compris que j'avais signé quelque chose de définitif contre moi-même. J'avais bu beaucoup ce jour-là. Ç'avait été vague jusque-là, j'avais ri comme d'une blague de leur attente, puis, là, dans le taxi, j'ai vu la peur de Yann augmenter, devenir fixe, terrible. Il y avait eu l'enflure des jambes aussi, subite, qui nous avait fait peur sans qu'on sache pourquoi.

Je me suis retrouvée seule dans une chambre à huit heures du soir à l'Hôpital Américain. On avait demandé à Yann de ne pas rester. J'écris à toute vitesse, je m'en excuse, je ne sais pas si vous comprenez

l'enchaînement des faits, tant pis.

Il y a une chose qui est restée et c'est la principale, c'est la peur de recommencer. J'entends : recommencer la cure. Je sais que ça ne tient à rien, à une gorgée d'alcool, à un bonbon au rhum. Peu avant l'arrivée de Yann à Trouville, j'avais remarqué en passant, comme ça, comme autre chose, dans le placard de l'entrée, que dans une bouteille que je croyais vide il y avait trois doigts de vermouth. J'y ai pensé deux jours après et puis tous les soirs, tous les jours, peut-être pendant huit jours, dix jours. Et puis je l'ai bu. Après Yann est arrivé et je lui ai dit d'acheter du vin : c'était reparti, c'était la troisième fois que je recommençais. J'en suis là maintenant à cette troisième période sans alcool. Comme je vous l'ai déjà dit.

Le soir de mon arrivée à l'Hôpital Américain je comptais sur les somnifères pour dormir mais à quatre heures je ne dormais pas encore. Et tout à coup, j'ai pensé : aucun alcool dans la chambre, j'ai eu peur. J'ai fait un plan très vite pour aller plus vite que le coma dont je savais que je ne pourrai pas l'éviter : appeler un taxi par téléphone, aller à la porte Maillot, prendre un verre de vin rouge au comptoir et revenir dans le même taxi. Ni vue ni connue. Je me suis levée, je me suis habillée sans faire de bruit et tout à coup il y a eu une infirmière devant moi, je ne l'avais pas entendue venir. J'ai crié, je lui ai dit : « Je risque un coma alcoolique et vous le savez. » Elle m'a dit : « Mais le vin est là Madame, je vais vous en donner un verre. » C'était prévu. C'était mon dernier verre d'alcool, octobre 82.

Il faut toujours faire en sorte que les choses dangereuses ne tombent pas sous votre main. Je sais que ça ne tient à rien du tout que je recommence.

L'état dangereux

En ce moment je m'accuse d'écrire parce que c'est chaque fois comme ça après les livres. Et si c'est pour tomber ensuite dans l'état où je suis en ce moment ce n'est pas la peine d'écrire. Si je ne peux pas assumer ça sans être en danger de boire ce n'est pas la peine d'écrire, c'est ce que je me dis quelquefois, comme si je pouvais m'y tenir. C'est ça aussi l'état dangereux.

Ne tenez pas compte de ce que j'ai dit en dernier sur la cure. On peut recommencer malgré la cure. Ce soir. Pour rien. Aucune autre raison que l'alcoolisme.

Les lettres

Moi aussi j'ai écrit des lettres, comme Yann à moi, pendant deux ans, à quelqu'un que je n'avais jamais rencontré. Puis Yann est arrivé. Il a remplacé les lettres. Il est impossible de rester sans amour aucun, même s'il n'y a plus que les mots, ça se vit toujours. La pire chose c'est de ne pas aimer, je crois que ça n'existe pas.

La population nocturne

J'ai donné *L'Amant* à Minuit en juin 84. Et puis j'ai fait le film et après j'ai monté le film et puis après j'ai écrit *La Douleur*, puis je suis tombée malade. Le jour de la parution de *La Douleur*, j'étais à l'hôpital, Yann m'a apporté l'article de Poirot-Delpech, j'étais en respiration artificielle. Cette fois-là de nouveau j'avais perdu la raison pendant une semaine comme en avril 85. J'ai failli tuer une jeune infirmière. Le scénario était très précis : ce soir-là il y avait d'une part Yann qui était rentré à la maison et à qui j'avais donné mes bagues. Et, d'autre part il y avait une jeune infirmière de nuit sur le conseil de qui j'avais donné mes bagues à Yann afin qu'elles ne soient pas volées à l'hôpital comme ça arrivait souvent. Et à qui j'avais dit que c'était fait, que ce soir Yann était rentré chez moi où il habitait avec ces bagues. A minuit cette jeune infirmière qui devait venir me voir pour des soins n'était pas encore venue. Je l'ai attendue jusqu'à deux ou trois heures du matin. Et puis la folie est arrivée, l'évidence irréfutable, définitive : la jeune infirmière était allée rue Saint-Benoît avec des collègues à elle soi-disant, pour tuer Yann et lui prendre mes bagues.

Quand le jour est arrivé j'ai ouvert la fenêtre de ma chambre et j'ai crié que j'allais être tuée, qu'il fallait qu'on vienne. Rien n'a bougé. Mais on m'a dit plus tard que ça avait été entendu. J'ai crié encore, j'ai supplié, rien.

Le matin, quand l'infirmière est revenue, j'étais cachée derrière un drap avec un couteau que j'avais pris chez moi. Elle a crié, elle a appelé. Moi aussi j'ai crié encore que j'étais en danger de mort, qu'on m'assassinait. Un soignant est arrivé. Il a été épouvanté. Il a sauté sur moi, il a arraché le couteau – en me blessant d'ailleurs.

C'est à partir de là je crois que j'ai « su » avoir été kidnappée par les soi-disant « médecins » de l'hôpital. Des heures durant, paraît-il je leur disais comment ils pouvaient avoir une rançon, en téléphonant à qui, en demandant une somme pas très élevée mais qui devait correspondre à ce que je valais sur le marché du crime.

Tous ces délires sont oubliés mais ce qui me frappe encore c'est la logique, l'enchaînement du meurtre et des bagues. J'étais clouée par son évidence.

En cas de crise d'emphysème grave ça arrive : l'oxygénation du cerveau se fait mal et on déraile. La semaine d'avant moi ils avaient eu un jeune homme qui avait fait l'arbitre d'une partie de football

pendant tout un après-midi. On lui a mis la pompe à oxygène, ça a cessé net. Ils riaient beaucoup de ces délires les docteurs. Moi ça me fait encore peur. Ce qu'on vous raconte de vous, que vous ignorez avoir dit ou fait, c'est très effrayant. Les délires alcooliques pendant la cure, je m'en souviens très peu. Je les avais dans une sorte de coma duquel je sortais parfois pendant quelques secondes. Par contre je me souviens complètement des visions d'après la cure. Elles avaient commencé à l'Hôpital Américain.

India Song était devenu un bateau. Je me répète mais tant pis. La femme du capitaine habitait sur le toit d'en face, sur une cheminée. Elle était blonde et rose, avec des yeux bleus. Seule sa tête dépassait de la cheminée. Le capitaine était à deux mètres d'elle dans une autre cheminée. Il était dans la même situation que sa femme, coincé dans la cheminée. Un jour, il y avait eu du vent et la tête de la femme s'était cassée comme du verre. J'étais scandalisée. Dix mille tortues *exactement* entouraient le toit, rangées comme des livres. Avec le soir elles regagnaient leur place sous les gouttières. C'étaient des images plus claires que dans le réel, comme illuminées de l'intérieur. Il fallait plusieurs heures pour que les tortues se mettent en condition de passer la nuit, qu'elles se glissent les unes entre les autres. J'étais scandalisée que la nature soit aussi mal faite. C'était si long, si dur, pour elles, de se ranger que pas mal d'entre elles restaient à leur place toute la journée.

Il y a parmi ces « souvenirs », une sorte de mandarin asiatique en grande tenue bleue brodée d'or qui parcourait des couloirs d'hôpital, impassible, taciturne, très effrayant, je ne sais pas si c'était à Laënnec ou à l'Hôpital Américain, personne ne paraissait le voir, peut-être n'existait-il pas. A l'Hôpital Américain, j'apercevais Michael Richardson derrière les fenêtres fermées sans rideau de la maison d'*India Song*, il était parmi des plantes, des lianes, il souriait et il pleurait à la fois, prisonnier de l'histoire, très beau. A la porte de la maison, il y avait la fameuse vache noire d'Abyssinie, maigre et efflanquée, posée contre le mur et, à côté d'elle, un grand siège rouge et or, chinois, tous deux tels des objets déménagés et oubliés sur un trottoir de Neuilly. Et dans l'encoignure d'un mur, certains soirs il y avait Michael Lonsdale habillé en bédouin qui me souriait.

Une fois revenue chez moi, les plus étonnantes de ces visions se produisaient la nuit. Des chants, des chœurs, arrivaient de la cour intérieure de l'immeuble et sous mes fenêtres et là, quand je regardais, il y avait des gens, des attroupements de gens divers qui tous venaient me protéger de la mort – c'était une certitude —. Certains avaient des piques avec des têtes racornies au bout. Ces gens parlaient aussi de quelqu'un, un enfant sans doute, qui s'appelait « Gauthier », ils disaient, eux, « le petit Gauthier ». Je me souviens d'une phrase à

moitié créée dans une tendresse inoubliable, dans la cage de l'escalier en pleine nuit, c'était : « S'ils touchent au petit Gauthier moi, j'en mourrai. »

Pendant ce séjour, nous étions plusieurs à habiter l'appartement. Dans la salle de bains il y avait une femme avec un enfant mort enveloppé de pansements blancs, qu'elle tenait dans les bras derrière les waters. Tellement elle était là, je n'y prenais même plus garde à la fin. Il y avait des hommes, au nombre de cinq, qui arrivaient de nuit dans la chambre de Yann. Ceux-là étaient des *vrais* hommes qui marchaient et parlaient. Leur corps était bourré de papier journal chiffonné et mis en boules très légères. Il y avait des animaux sous ma table, et ces fameux nains à queue de porc qu'on a appelé des « lamies ». Il y avait aussi le buste d'une femme, en terre cuite colorée, la République française sur la petite étagère près de mon bureau. Et surtout cet homme qui habitait près de la chambre de Yann, terrifiant, qui m'épiait. Je vivais dans la stridence des appels téléphoniques, ça ne cessait jamais. J'avais découvert que le central téléphonique était là, dans la cour, au sixième étage dans une chambre de bonne, celui dont se servaient les ennemis. Le voisin d'en face m'avait volé ma ligne téléphonique, j'en étais sûre, je pouvais le prouver. Les sonneries téléphoniques formaient un cercle autour de ma chambre et ça je trouvais que ce n'était pas normal. Le plus étonnant restait les scènes qui avaient lieu chaque jour à l'intérieur de l'appartement : ce chien mort accroché derrière mon radiateur. Ce chien dont je ne savais pas s'il était un oiseau ou un canard bleu par ailleurs et en même temps. Je croyais que je restais sans dormir des jours et des jours. Je ne ressentais pas le sommeil. En quelque sorte je ne me réveillais d'aucun sommeil pendant cette période.

Ça avait commencé par des rats, des bêtes. En pleine nuit elles avaient tout envahi. Yann a entendu un vacarme : j'étais chaussée, j'avais un parapluie et je chassais les rats, c'est comme ça que ça avait commencé. J'oublie : tout se jouait dans l'accompagnement constant des opéras de Wagner. Et les hurlements de la police allemande. Et puis il y avait ce que Yann a repris dans *M.D.*, les grands épisodes des Juifs fusillés devant mes fenêtres. Et dans le salon, ces Noires, ces femmes... Je ne peux pas inventorier ce pullulement. Si je voulais l'écrire et non l'énumérer, je dirais : pendant que les Noirs et les Juifs prêtaient d'eux-mêmes serment aux nazis dans le salon, les amis de mon docteur moldave étaient dans ma chambre, assis sur un canapé rouge qui n'était pas là la veille, ils étaient sur le point d'acheter mon appartement que le docteur moldave m'avait donc volé et vendu. Dans tout ce désordre, tout au long de la journée, calmement, des chats que j'étais seule à voir traversaient l'appartement.

La réalité est revenue brusquement. Je me souviens bien d'une

purée que m'avait faite Michèle Manceau, à la noix de muscade. Je l'ai dévorée. C'est ensuite que ça s'est dépeuplé petit à petit. La police allemande a quitté les terrasses avoisinantes, les hommes en papier de chez Yann aussi. Il est resté l'homme de la chambre de mon fils, celui aux cheveux gris frisés, au teint blanc enfariné et au regard bleu fixe, égaré. Quelques chats sont restés quand même. La dernière, dernière chose qui est restée, c'est, je crois, Marianne, peut-être la plus incroyable, la plus ridicule avec sa coiffe lorraine, objet déshonorant, patriotique – Dieu sait ce quelle foutait là – sur la petite étagère de ma chambre. Sauf justement il y a huit jours, on est début avril 87, ce buste de Marianne sur une cheminée dans un appartement de la rue Bonaparte dont certaines fenêtres donnent sur une cour commune. Je croyais ne l'avoir jamais vue. J'ai reconnu celle de la vision, elle était sur une cheminée encadrée par la fenêtre ouverte. Le docteur m'avait dit que je retrouverais tout avec le temps. Que tous les objets de mon délire je les avais vécus ou vus, que c'étaient des souvenirs réels. Je n'en ai retrouvé qu'un. Il m'arrive encore la nuit d'avoir peur de les voir réapparaître. On ne peut pas croire que c'est possible de voir quelque chose alors qu'il n'y a rien. C'est possible jusqu'à la dernière conséquence de la réalité. C'est possible jusqu'à la couleur des yeux, des cheveux, de la peau. Je reconnaissais la musique de Wagner que je ne connaissais pas. J'ai dit à Yann, si ça continue quinze jours, je me tue, je ne pourrais pas faire autrement. Pourquoi était-ce aussi insupportable ? Tellement insupportable que ça vous enlève jour après jour toutes raisons de vivre ? Sans doute parce qu'on est seul à voir ce qu'on voit, alors qu'on est habitué à seulement être seul à penser ce que l'on pense. Tout à coup le cerveau se lit, se voit, les pensées sur un écran en grosses lettres, et puis on sait qu'on ne vous croit pas, même sur les chats que j'essayais de « faire passer » en parlant d'un ton léger. Et puis on sait aussi que très vite ça va devenir insupportable aux gens qui vous aiment et qu'ils vont être obligés de se séparer de vous. Le docteur avait dit qu'il fallait toujours beaucoup de monde autour de moi, des gens nouveaux, beaucoup. Mais tôt ou tard j'étais obligée de rentrer seule dans ma chambre et d'allumer la lampe et de retrouver les animaux qui m'avaient déjà devancée, les petits cochons sous la table et Marianne sur la bibliothèque. Le docteur ne m'avais prescrit aucun calmant ; je trouvais ça curieux et autour de moi de même. Il fallait que toute cette population sorte de moi d'elle-même, non seulement qu'elle n'en soit pas empêchée mais qu'on ne la presse pas de le faire.

J'oublie de dire ceci : quand j'ai demandé à Yann d'aller décrocher le chien mort tué par les nazis, derrière le radiateur, je lui ai dit de jeter le chien par la fenêtre, très fort sur les passants, *pour qu'ils se rendent compte qu'on avait tué des juifs*. J'écoutais les bruits. J'ai trouvé

qu'il était un peu rapide pour décrocher le chien et le ficher par la fenêtre, mais ça ne m'avait pas fait douter de la réalité du chien mort. Ce qui m'en avait fait douter, c'est un jour, Michèle Porte. J'étais dans la cuisine, elle a accroché son manteau sur le portemanteau et elle est venue me rejoindre. Nous avons bavardé, je lui ai parlé des visions que j'avais. Elle écoutait, elle ne disait rien. Je lui ai dit : « J'y crois mais je ne peux pas en convaincre les autres. » J'ai ajouté : « Retournez-vous, regardez la poche droite de votre manteau accroché. Vous voyez bien le petit chien nouveau-né qui en sort tout rose ? Eh bien ils disent que je me trompe. » Elle a bien regardé, elle s'est retournée vers moi, elle m'a regardée longuement et puis elle m'a dit, sans aucun sourire, dans la plus grande gravité : « Je vous jure Marguerite, sur ce que j'ai de plus cher au monde, que je ne vois rien. » Elle n'a pas dit que ça n'existait pas, elle a dit : « Je ne vois rien. » C'est là peut-être que la folie s'est doublée d'une certaine raison.

Et puis une nuit, j'ai appelé Yann pour qu'il chasse l'homme frisé au visage talqué de blanc qui était arrivé jusque dans l'entrée, à deux mètres de ma chambre. J'ai entendu un hurlement de colère et Yann est arrivé hors de lui, à bout de forces – toutes les nuits j'étais agressée par les « gens » qui circulaient dans l'appartement et je le réveillais – il a hurlé : « Il faut que vous le sachiez, moi je ne vois rien, rien, vous entendez ? rien. » Il répétait : « Il n'y a rien, rien, rien. » Je me suis mise devant la porte de ma chambre parce que pendant que Yann hurlait j'avais vu que l'homme frisé était arrivé à côté de lui et j'ai supplié Yann de le faire sortir. Alors Yann s'est tu.

L'homme en pardessus noir ne comprend rien à la scène. Il fait quelques pas vers Yann. Il s'arrête. Il me regarde tout le temps. C'est moi qui l'intéresse, mais à ce point de passion qu'il est dans une émotion qui le fait d'une pâleur absolue, affreuse. Dans son regard sur moi il y a une indignation douloureuse : comment se fait-il que moi je ne le regarde pas, que je pleure, que je fuie ? Il ne comprend pas que je ne comprenne pas ce qu'il veut. Il est comme quelqu'un que je devrais reconnaître et que je ne reconnais pas. En ce moment même où j'écris le texte, trois ans après, je peux dire qu'il me concerne encore. Ou bien il veut m'emmener ailleurs, pas forcément dans la mort. Ou bien il est là pour me rappeler une appartenance, millénaire, détruite et qui cependant a été ma raison d'être depuis ma naissance. Il est ou un Juif ou mon père. Ou autre chose encore. Quelqu'un d'autre indéfiniment. Son identité reste fixe. Depuis quinze jours elle n'a pas bougé. Il habite chez moi. Depuis quinze jours il habite la petite chambre qui est sur la rue. Il a des petits yeux très bleus et des

cheveux très frisés qui viennent d'un autre monde, par endroits noirs, par endroits blancs, qui viennent d'un autre âge. Oui, il sait sur moi quelque chose que moi je ne peux pas savoir. Ce n'est pas une chose que j'ai oubliée, c'est une chose que je dois savoir. Il est là en ce moment, mêlé aux autres visions, mais il en est l'axe. C'est autour de lui, le maître, que les autres visions tournent autour de ma vie. Il ne comprend pas pourquoi j'ai peur de lui. Il voit que j'ai peur, mais il ne sait pas que c'est de lui que j'ai peur, il ne sait pas de quoi j'ai peur. Je continue à hurler à Yann de le chasser, de le chasser. Je découvre une chose énorme : il ne comprend pas le français. Il ne comprend pas ce que je dis à Yann. Il a une bouche légèrement mauve, scellée. Il ne parle pas du tout, il n'a jamais dit un mot depuis quinze jours. Il ne devrait pas avoir à me dire ce pourquoi il est là depuis ces jours et ces nuits. Pour lui, je devrais savoir pourquoi il m'attend. Si je ne le comprends pas, c'est que je ne veux pas le comprendre. Lui, il croit que c'est impossible que je ne le sache pas. Or je ne peux pas le savoir. Son regard reste droit et pur jusqu'à la fin : je dois comprendre. Et ce n'est pas possible.

Yann est allé vers la porte de l'appartement. Je suis rentrée dans ma chambre pour ne pas voir. Yann a ouvert la porte et il l'a refermée. Il m'a dit : « Vous pouvez venir il est parti. » Il était parti en effet. J'ai pleuré longuement dans les bras de Yann.

Je n'en ai jamais parlé à personne jusqu'à ces jours-ci. C'est comme s'il s'était produit entre lui et moi quelque chose comme le commencement d'une commune intelligence qui aurait duré quelques secondes. Je me souviens très précisément du sentiment très lointain, certes, d'une espèce de culpabilité que j'éprouvais après son départ, quand Yann et moi nous nous sommes retrouvés seuls, à savoir que j'aurais dû lui parler, lui expliquer, que je ne pouvais pas être autrement parce que je ne comprenais pas ce qu'il voulait de moi.

Table of Contents

L'odeur chimique
Les Dames des Roches Noires
L'autoroute de la parole
Le théâtre
Le dernier client de la nuit
L'alcool
Les plaisirs du 6e
Vinh long
Hanoï
Le bloc noir
Bonnard
Le bleu de l'écharpe
Les hommes
La maison
Cabourg
Des animaux
Trouville
L'étoile
L'uniforme M.D.
Le corps des écrivains
Alain Veinstein
Les forêts de Racine
Le train de Bordeaux
Le livre
Quillebeuf
L'homme menti
Les photographies
Le Coupeur d'eau
Figon Georges
La femme de Walesa
La télé et la mort
La parole chanceuse
Le steak vert
Vous ne voulez pas ?
Les miradors de Poissy
La Grande Bleue
Paris
Le canapé rouge
Les pierres rondes
La commode
Perdre le temps

Les cheminées d'India Song
La voix du Navire Night
Manger la nuit
Octobre 82
L'état dangereux
Les lettres
La population nocturne